

25



LA SIRÈNE DE PARIS

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR

MM. EUGÈNE GRANGÉ ET XAVIER DE MONTÉPIN

DIRECTION DE M. DE CHALY. — MISE EN SCÈNE DE M. ALBERT.

REVUE DE M. ALEXANDRE ARISTE. — DÉCOR DE MM. CHÉRY ET CHATEL. — COSTUMES DÉSIGNÉS PAR M. ALFRED ARISTE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 19 AVRIL 1860.

DISTRIBUTION DES RÔLES :

RAYMOND.....
LE DOCTEUR MULLER.....
ARMAND DE GUÉRIAC.....
LE CHEVALIER HECTOR DE BEAUPRÉ.....
M. DE LA REYNIE, lieutenant de police.....
DE BRACIEUX, ami d'Armand.....
DE MONTAIGLON, idem.....
DE LUCENAT, idem.....
WILHEM, élève du docteur.....
FRITZ, idem.....
MOREL, intendant de la marquise.....
PREMIER DOMESTIQUE.....
DEUXIÈME DOMESTIQUE.....
L'ÉVEILLE.....

MM. LAGRANGE.....
MACQUETTE.....
LEON LEROY.....

SCHRY.....
DORWAY.....
COUET.....
PONTIS.....
MARTIN.....
MARTIN.....
RICHES.....
DEMONTE.....
JULIEN.....
BOURNE.....
PHILIBERT.....

PREMIER EXEMPT.....
DEUXIÈME EXEMPT.....
PREMIER TIRELAINE.....
DEUXIÈME TIRELAINE.....
PREMIER OUVRIER.....
DEUXIÈME OUVRIER.....
UN ENFANT.....
ANDRÉ, fils de Raymond (18 ans).....
LA MARQUISE DE GUÉRIAC, mère d'Armand.....
CHRISTINE, pupille du docteur.....
THÉRÈSE, sa gouvernante.....
MAGUELONNE, servante de Raymond.....
UNE FEMME DU PEUPLE.....

CHALOS.....
COTTEY.....
MUSCHER.....
JULES.....
GUILLOT.....
LAYEYRE.....
CHABAS.....
Mme ANGÈLE PARR.....

MARTY.....
DEFOUR.....
FRANÇOIS.....
GILLES.....
MARIE.....

La scène est à Paris, vers 1670.

— Tout droits réservés —

ACTE PREMIER

A l'hôtel de Guétiac. — Un salon : porte au fond, portes latérales ; une grande fenêtre à balcon au premier plan, à droite ; ameublement somptueux.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOREL, DEUX DOMESTIQUES, relevant du rang, de mettre des bougies dans les candélabres, etc., etc.
MOREL, au premier domestique.
Champagne, avez-vous préparé les tables de jeu dans le grand salon ?

PREMIER DOMESTIQUE.

Oui, monsieur Morel.

MOREL.

Et toi, Lapierre, es-tu passé chez Mignot, pour le gîte, les sirops ?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Soyez tranquille, monsieur l'intendant, rien ne manquera.

MOREL.

C'est bien ! Dépêchez-vous de terminer vos derniers préparatifs... il y a ce soir nombreuse réunion à l'hôtel...

PREMIER DOMESTIQUE.

Pour l'anniversaire de la naissance de notre jeune maître...

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Le fils unique et bien-aimé de madame la marquise de Guétiac. (Bruit dans la rue.)

MOREL.

Chut !

Quoi donc?

LES DEUX DOMESTIQUES.

MOREL.

C'est la voix d'un cri public... Écoutez!... (Il va ouvrir la fenêtre et écoute ainsi que les deux valets.)

LA VOIX DE CHIEU, en dehors.

Étrange et nouvelle disjuration de deux jeunes gentilshommes, à l'honneur de Miremont et de la vicomtesse de Châteauneuve. Une récompense de vingt mille livres est promise, au nom du roi, à quiconque donnera de leurs nouvelles, ou mettra sur la trace de leurs meurtriers.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, qui vient d'entrer par la gauche, et à part.

Encore ces cris sinistres!... (Haut.) Qu'y a-t-il donc, Morel? serai-je quelque nouveau malheur?

MOREL.

Mon Dieu oui, madame la marquise. Ah! si se passe à Paris de terribles choses!... L'effroi est au comble... Il y a deux mois, dix gentilshommes ont disparu mystérieusement... et, aujourd'hui encore, on annonce deux nouvelles victimes...

LA MARQUISE.

Ah! c'est horrible.

MOREL.

M. le vicomte de Châteauneuve... M. de Miremont...

LA MARQUISE.

Il semble qu'on choisisse parmi les plus nobles et les plus riches.

MOREL.

Chacun se perd en conjectures sur ces événements; malgré les plus solides recherches, on n'est encore parvenu à rien découvrir.

LA MARQUISE, s'essuyant à gauche.

Peut-être jeunes gens!... que sont-ils devenus?... Dans quel pays, dans quel asile inconnu sont-ils tombés? Et leurs parents!... que je les plains!... Car, moi aussi je suis mère... moi aussi je dois trembler!... (A Morel.) Est-ce que mon fils n'est pas à l'hôtel en ce moment?

MOREL.

Pardieu, Madame... M. le marquis est dans son appartement... à sa toilette, je crois. (Regardant entrer Armand par la droite.) Et, tenez, le voici lui-même.

LA MARQUISE.

C'est bien! Allez! laissez-moi! (Les domestiques sortent.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, ARMAND. (Il a son chapeau et son épée.)

ARMAND.

Vous me demandiez, ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, et je suis heureuse, bien heureuse de vous savoir auprès de moi.

ARMAND, lui baisant la main.

C'est trop de bonté!... Par malheur, je n'ai que peu d'instants à demeurer avec vous.

LA MARQUISE.

Vous sortez, Armand?

ARMAND.

Pour une heure ou deux seulement.

LA MARQUISE.

Et où allez-vous?

ARMAND, avec un peu d'embarras.

Mais... aux Tuileries... au Cours-la-Reine, où j'ai donné parole à quelques amis.

LA MARQUISE.

Seul... et à pied?

ARMAND.

Sans doute; le temps est admirable... Et d'ici, de la porte Saint-Honoré, c'est une véritable promenade.

LA MARQUISE, avec inquiétude.

Armand... mon fils... prenez garde!

ARMAND.

A quoi donc, Madame?

LA MARQUISE.

Eh! que sais-je, moi! A ces jérémy mystérieux, inconnus, dont la seule pensée me remplit d'épouvante.

ARMAND.

En effet... vous semblez bien agitée... bien émue... De quels périls voulez-vous parler, chère mère?

LA MARQUISE.

De ceux qui, depuis quelque temps, s'attaquent aux jeunes gens de la noblesse... de ces raffinés disparitions...

ARMAND, souriant.

Quoi! c'est cela? Permettez-moi de ne pas partager vos inquiétudes à ce sujet.

LA MARQUISE.

Comment!... Douteriez-vous?

A vrai dire, je crois qu'il y a dans tout ceci un peu d'exagération.

LA MARQUISE.

Cependant...

ARMAND.

Qu'à Paris quelques gens aient eu lieu, que quelques crimes nocturnes se soient accomplis, c'est possible... et je le déplore. Mais s'ensuit-il que la police doive se mêler au camp des gentilshommes? Tous les fils de famille insolents se côtoient, et n'osent-ils plus mettre le pied dehors de peur de rencontrer le ne sais quelle bando d'assassins? Ah! si chose! ce serait insigne!... D'ailleurs, quoi qu'il advienne, n'ai je pas mon épée? N'aurais-je pas les coupe-jarrets trouveraient à qui parler, je vous le jure.

LA MARQUISE.

Où, vous êtes brave, mon fils... brave jusqu'à la témérité, je le sais, et c'est cela qui me fait frémir. (Avec douceur.) Écoutez-moi, Armand; je n'exige pas le sacrifice des plaisirs, des distractions de bon âge... mais, soyez prudent, je l'en supplie... Chimériques ou non, ne jetez de lues craintes... Depuis que ton père n'est plus, je n'ai que toi à aimer sur la terre; j'ai concentré dans cet amour toutes les tendresses, toutes les forces de mon âme... Tu es ma seule joie, mon seul orgueil, ma vie... Que deviendrais-je, mon Dieu! si tu n'étais eulavé? Le désespoir me tuerait!

ARMAND, avec émotion.

Ma mère!

LA MARQUISE.

N'oubliez jamais cela, mon fils... songez que le courage n'exclut pas la prudence... et, en toute circonstance, veillez sur toi et sur moi; veillez sur toi, si tu veux que je vive!

ARMAND.

Ne craignez rien, ma mère! Cette prudence que vous me demandez ne me fera pas défaut. (Souriant.) S'il le faut même, pour l'amour de vous, je deviendrai timide, craintif...

LA MARQUISE, souriant.

Ah! voilà, par exemple, sans prudence que je te sois incapable de tenir.

ARMAND.

Eh bien, oui!... Mais du moins je songerai à vos recommandations, à votre repos. Écoutez-vous rassuré, maintenant?

LA MARQUISE.

Oui, va donc, mon enfant... et rappelle-toi que nous célébrons ce soir le vingt-quatrième anniversaire de ta naissance.

ARMAND.

Je serai de retour à l'hôtel pour le commencement de la fête... Au revoir, une bonne nuit, tout excellentes mères, à bientôt! (Il lui baise la main et sort par la droite.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, puis MOREL.

LA MARQUISE, seule.

Rassurée?... Oh! non, je ne le suis pas, je ne puis pas l'être... Depuis qu'il est question, à Paris, de ces horribles événements, mon cœur se serre chaque fois que mon fils s'éloigne de moi... Je suis assaillie par de funestes pressentiments... et je me demande toujours si je dois le revoir!

MOREL, entrant.

Madame la marquise...

LA MARQUISE.

Que voulez-vous, Morel?

MOREL.

Il y a dans l'antichambre un homme du nom de Pierre Raymond.

LA MARQUISE.

Raymond! ici!

MOREL.

Il vient d'arriver à l'hôtel, en compagnie d'un jeune garçon, son fils, je crois, et demande si madame la marquise daignera lui faire l'honneur de le recevoir.

LA MARQUISE.

Où... oui, certainement... qu'ils viennent! Introduisez-les sur-le-champ. (Morel s'adresse, introduit Raymond et sort.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, RAYMOND.

RAYMOND, saluant avec bonté.

Pardez-moi, madame la marquise, si je me suis permis...

LA MARQUISE.

C'est vous, Raymond?... Soyez le bienvenu... Vous savez que j'ai toujours du plaisir à vous voir.

RAYMOND.

Je sais que la bienveillance de madame la marquise ne s'est jamais démentie à mon égard.

LA MARQUISE.

C'était justice. — Mais qui vous amène? Attirez-vous quelque heureuse nouvelle à m'annoncer?

RAYMOND, tristement.

Aucune encore, Madame; seulement, j'ai saisi l'occasion du jour anniversaire de la naissance de M. le marquis de Guétiac pour venir vous présenter mes respects, et vous amener mon fils André.

LA MARQUISE.

En effet, on vient de me dire qu'il vous accompagnait... Pourquoi donc n'est-il pas entré avec vous? Il y a longtemps que je ne l'ai vu, et je serai étonnée...

RAYMOND.

Parlez!... mais auparavant, je désirerais dire quelques mots à madame la marquise... à elle seule.

LA MARQUISE.

Parlez, Raymond, je vous écoute.

RAYMOND.

La dernière fois que j'ai eu l'honneur d'être reçu chez elle, elle avait daigné me promettre de s'occuper de moi.

LA MARQUISE.

Cette promesse, je ne l'ai point oubliée.

RAYMOND.

Quoi! vous auriez eu la bonté d'écrire à M. le lieutenant de police?

LA MARQUISE.

J'ai fait mieux que lui écrire... j'ai parlé à M. de la Roynie.

RAYMOND, avec émotion.

Vraiment! Eh bien, Madame?

LA MARQUISE.

Eh bien!... espérez, Raymond, espérez!

RAYMOND.

Ah! Madame, il est donc écrit dans le ciel que vous serez toujours et partout notre Providence!

LA MARQUISE, avec bonté.

C'est bien, Raymond... calmez-vous!... et appelez votre fils.

RAYMOND.

A l'instant, Madame, à l'instant. (Il se dirige vers le fond, puis s'arrête comme par réflexion.) Madame la marquise sait qu'il ignore...

LA MARQUISE.

Oui, oui... ne craignez rien.

RAYMOND, allant au fond.

Viens, André! Entre... et incline-toi devant madame la marquise.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANDRÉ.

LA MARQUISE.

Approchez, mon enfant.

ANDRÉ, débattant.

Madame...

RAYMOND, à la marquise.

N'est-ce pas que c'est tout le portrait de sa pauvre mère? N'est-ce pas qu'il est bien beau, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, c'est son père et candide visage, son regard à la fois énergique et doux.

RAYMOND, à André.

Approche, approche, ne crains rien.

LA MARQUISE.

Remettez-vous, mon ami. Est-ce que je vous fais peur?

Peur?... Oh! non... non! Madame; mais...

RAYMOND.

C'est le respect, la timidité... il faut l'excuser, madame la marquise... à son âge... et puis, il vit si peu de monde dans notre petite maison du quartier de l'Arsenal. (A André.) Madame est cette noble et digne bienfaitrice dont je t'ai parlé tant de fois...

ANDRÉ.

Oh! je m'en souviens!

RAYMOND.

L'ange tutélaire du village de Breteuil où tu es né... la protectrice de notre famille... C'est elle qui a pris soin de ton enfance... qui a veillé sur ta mère mourante... et adouci l'amer-tume de ses derniers instants.

ANDRÉ.

Pendant ce grand voyage qui vous a tenu si longtemps éloigné, n'est-ce pas, mon père?

RAYMOND, avec émotion.

Pendant ce grand voyage... (Regardant la marquise.) Oui, c'est cela... pendant ce grand voyage...

ANDRÉ.

Je n'ai rien oublié, mon père... Vous m'avez appris à bénir le nom de Madame, et à le prononcer chaque jour dans les prières que j'adresse au ciel.

LA MARQUISE.

Je sais que vous êtes pieux, Raymond, et que vous étiez votre fils en chrétien.

RAYMOND, se penchant.

Je suis Breton, Madame; ce que mon père m'a enseigné, je l'enseigne à mon fils.

LA MARQUISE, à André.

Quel âge avez-vous, mon enfant?

ANDRÉ.

Je viens d'avoir dix-huit ans, Madame.

LA MARQUISE.

Et quels sont vos occupations?... A quoi passez-vous votre temps?

ANDRÉ.

L'oe partie de mes journées est consacrée au travail, à l'étude.

LA MARQUISE, à Raymond.

Vous voulez donc faire un savant de votre fils?

RAYMOND.

Un savant, non, Madame; mais une âme honnête et intelligente, connaissant les hommes et comprenant Dieu.

LA MARQUISE, à André.

Si jeune encore, vous ne pouvez étudier sans cesse?

ANDRÉ.

Non, nous avons un petit jardin. Pendant nos heures de loisir, je sème et je cultive nos fleurs.

RAYMOND.

Puis, quelquefois, nous nous rendons ensemble à l'église.

ANDRÉ.

Où bien, nous dirigeons nos pas hors de la ville...

RAYMOND.

Vers ces belles campagnes, vers ces grands bois qui me rappellent le pays natal... Ce pays où repose ma sainte femme, et où j'espère un jour aller mourir.

LA MARQUISE, à André.

Et voilà vos seuls passe-temps, vos seules distractions?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

RAYMOND.

Pest-être cette éducation vous paraît-elle bien austère; j'ai cru faire sagement en égarant ainsi.

LA MARQUISE.

Et vous avez eu raison, Raymond. Le séjour et les plaisirs de Paris offrent bien des dangers aux jeunes gens... surtout d'hui surtout.

RAYMOND.

C'est vrai. (Souvent au peu la voix.) Cependant, je crains que cette vie si retirée n'ait aussi ses inconvénients.

LA MARQUISE.

Comment?

RAYMOND.

Depuis quelque temps, je remarque en lui des atteintes de tristesse, de mélancolie... et cela me tourmente, m'inquiète.

LA MARQUISE, regardant André qui est devenu sérieux.

En effet... son visage ne respire pas l'enjouement ordinaire à la jeunesse... Lui supposeriez-vous quelque motif de chagrin?

RAYMOND.

Mon Dieu, non... Quel chagrin pourrait-il avoir? Lorsque je le questionne à ce sujet, il me répond que rien ne manque à son bonheur.

LA MARQUISE.

Laissez-moi l'interroger... Avec moi, peut-être sera-t-il plus expansif, plus confiant.

RAYMOND.

Je n'aurais pas osé vous demander un pareil service, madame la marquise... mais j'accepte votre offre avec reconnaissance. (Murmure.) André, mon enfant, il faut que je te laisse.

ANDRÉ.

Vous sortez, mon père?...

RATONDE.

Oui, une affaire importante m'oblige à m'absenter pendant quelques instants... Mais madame la marquise consent à le garder auprès d'elle jusqu'à mon retour. C'est une grande faveur dont tu dois être fier et dont il te faut montrer dignité... A bientôt, mon enfant!... je reviens... (il salue la marquise et sort.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, LA MARQUISE.

ANDRÉ, à part.

C'est singulier! ce brusque départ... certain air de mystère...

LA MARQUISE, allant s'asseoir.

Nous voilà seuls, cher André... Voyons, causons de vous.

ANDRÉ.

De moi, madame la marquise?

LA MARQUISE.

J'ai un fils qui, lorsqu'il avait votre âge, me disait toutes ses pensées, faisait de moi la confidente et l'arbitre de ses joies ou de ses chagrins. Ne voulez-vous pas l'imiter... et me répondre aujourd'hui comme si j'étais votre mère?

ANDRÉ.

Ah! je connais votre bonté, votre indulgence, Madame!...

LA MARQUISE.

Eh bien! cela doit vous mettre en confiance. Parlez-moi donc avec sincérité. Depuis quelque temps vous êtes triste, rêveur...

ANDRÉ.

No!...

LA MARQUISE.

Et cela offlige votre père.

ANDRÉ.

Eh quoi! Madame, il vous a dit?...

LA MARQUISE.

Il m'a dit qu'il craint que vous ayez pour lui un secret, et il s'en est reposé sur moi du soin de le connaître.

ANDRÉ, rougissant.

Un secret!...

LA MARQUISE, lui prenant la main.

Voyons, cher enfant, ouvrez-moi votre cœur! Apprenez-moi le sujet de vos ennuis! Est-ce l'existence simple et trop sédentaire que vous méprisez?

ANDRÉ.

Cette existence convient à mes goûts, à ma position... et je n'en désire pas d'autre.

LA MARQUISE.

Mais, sans désirer le bruit, l'éclat du monde, peut-être regrettez-vous de n'avoir pas quelques amis de votre âge?

ANDRÉ.

Quels amis seraient plus dévoués, plus sûrs, plus indulgents que mon père?

LA MARQUISE.

Ainsi, vous ne formez aucun vœu? Vous n'avez aucun regret?

ANDRÉ.

Aucun, Madame.

LA MARQUISE.

Cependant votre tristesse doit avoir une cause.

ANDRÉ.

Et à quoi bon vous le dire, Madame? Si bonne et si puissante que vous soyez, vous ne pouvez rien à mes tourments.

Vos tourments? mais vous en avez donc? Quels sont-ils? Parlez. (L'observant et comme frappé d'une idée.) C'est de l'amour peut-être?

ANDRÉ, avec trouble.

Madame!...

LA MARQUISE.

Oui, oui, j'ai deviné... Voilà le secret de votre mélancolie, de vos chagrins, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Eh bien!... (il s'arrête comme subjugué par l'émotion.)

LA MARQUISE.

Mais achève, achève donc!...

ANDRÉ.

Eh bien!... eh bien! oui, Madame... j'aime.

LA MARQUISE.

Oui, je comprends... Les inquiétudes, les peines d'un premier amour! Et celle que vous aimez, c'est?

Une jeune fille que j'ai vue, il y a un mois, par hasard, à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, où j'étais entré avec mon père pour prier.

LA MARQUISE.

Ensuite?

ANDRÉ.

C'était au moment de l'offrande. Elle était agenouillée et priait avec ferveur. Je ne sais comment, mes regards se tournèrent de son côté... et à sa vue je fus ébloui comme si un ange m'eût apparu... Elle est si belle!... belle comme les images de saintes qui sont dans la chapelle de la Vierge!... Le service divin terminé, elle se leva et je la vis sortir accompagnée d'une personne, sa gouvernante, sous doute. Longtemps, je demeurai en extase, et ce n'est qu'à la voix de mon père que je revins à moi et que je quittai l'église, emportant dans mon cœur le souvenir de cette vision céleste.

LA MARQUISE.

Eh bien! avez-vous revu cette jeune fille?

ANDRÉ.

Oui, plusieurs fois. — Mon père fait assez fréquemment de longues absences hors de la maison... J'en profitais pour m'échapper, en cachette de Maguelonne, une Bretonne, notre servante, et, tandis qu'elle me croyait à étudier dans ma chambre, je courais à Saint-Germain-l'Auxerrois... Là, à l'heure des offices, je retrouvais celle que j'aime, je l'admirais, je la contemplais avec ivresse... Puis, plus amoureux chaque fois, je restais dans notre demeure, où je m'enfermais pour rêver à elle.

LA MARQUISE.

Et elle, vous a-t-elle remarqué? lui avez-vous parlé?

ANDRÉ.

Jamais! Sciemment, un jour, en sortant, nous nous rencontrâmes près de la porte de l'église. Nos mains s'avancèrent en même temps pour prendre l'eau bénite... et involontairement nos doigts se rencontrèrent... Eau, trouble! je balbutiai quelques excuses... Alors, elle leva sur moi ses yeux... nous fîmes ensemble le signe de la croix... Ah! Madame, en cet instant je fus bien heureux. Il me semblait que nos cœurs s'étaient confondus dans la même prière... et que le Seigneur venait de bénir notre amour!

LA MARQUISE.

Pauvre enfant!... Mais enfin, quelle que vous aimez, qui est-elle?

ANDRÉ.

Je l'ignore.

LA MARQUISE.

Quoi! son nom, sa demeure?...

ANDRÉ.

Me sent inconnus, j'aurais pu la suivre... mais suivre une femme à son insu, il me semble que c'est l'insulter.

LA MARQUISE.

C'est à une pareille chimère que vous sacrifiez votre repos, votre bonheur!... Savez-vous seulement si cette femme est libre?

ANDRÉ.

Ah ciel! que dites-vous?

LA MARQUISE.

Et, le serait-elle, qu'il peut s'élever entre vous des obstacles de naissance, de fortune.

ANDRÉ.

Hélas! je n'avais pas songé à cela! Je ne pensais qu'à l'aimer!

LA MARQUISE.

D'ailleurs, à votre âge, à dix-huit ans, vous êtes trop jeune pour vous marier. Allons, mon cher André, il faut être raisonnable... Promettez-moi de ne plus revoir cette jeune fille, de l'oublier.

ANDRÉ.

Ne plus la revoir, je puis vous le promettre, Madame; mais l'oublier... oh! je sens que cela me serait impossible!

LA MARQUISE.

Un peu de courage, de résolution, mon enfant; si ce n'est pour vous, que ce soit pour votre père!...

ANDRÉ.

Pour lui!... Eh bien! oui, j'en ai assez, Madame; mais, je vous en conjure, ne lui parlez pas de l'aveu que je viens de vous faire; il ne pourrait rien pour mon bonheur, et il souffrirait de me savoir malheureux.

LA MARQUISE.

Je vous comprends, André... et je me tairai; mais à condition...

ANDRÉ.

C'est lui! Je l'entends!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RATONDE, JEAN MOREL.

RATONDE.

Voici, André : je viens le chercher.

ANDRÉ.

Je suis prêt à vous suivre, mon père.

RAYMOND, s'approchant de la marquise.

Eh bien ! Madame, savez-vous appris quelque chose ?

LA MARQUISE.

Oui, vous vous alarmez à tort, Raymond... Il n'y a dans tout cela rien de grave.

RAYMOND, avec joie.

Ah ! tant mieux, Madame, tant mieux !

LA MARQUISE, avec indolence et regardant André.

Donnez un peu de distraction à votre fils... numérotez-le un peu quelquefois... et, à l'aide de mes conseils, ce nuage se dissipera bientôt, je l'espère.

RAYMOND.

Ah ! cette assurance me rend bien heureux !

MOREL, entrant.

Madame la marquise, plusieurs des personnes invitées arrivent eu ce moment à l'hôtel.

RAYMOND.

Allons, André, présente les respects à madame la marquise, et pars.

LA MARQUISE, indiquant une porte à droite.

Sortez de ce côté. Allez, Raymond, allez, et comptez sur moi. (A André en lui tendant la main.) Au revoir, mon enfant, bon courage !... Souvenez-vous que je veux remplacer la mère que vous avez perdue.

ANDRÉ.

Et moi, Madame, j'ai pour vous la tendresse et le respect d'un fils. (Il s'incline sur la main de la marquise, et sort, dont que Raymond. La marquise se dirige vers le fond, au-devant des personnes invitées qui entrent et la saluent. Derrière elle paraît Armand, suivi de quelques protubérances, ses amis. Des domestiques apportent des rafraîchissements d'été qu'ils posent sur la table et sur la cheminée.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ARMAND, DE BRACIEUX, DE MONTAGLON, DE LUCENAY, DARRIS ET GENTILS-HOMMES.

ARMAND.

Par ici, Messieurs, par ici ! (Se rapprochant de la marquise.) Eh bien ! vous le voyez, ma mère, j'ai tenu ma parole. La soirée commence à peine, et moi, vous le voyez, je suis de retour.

LA MARQUISE.

Je vous salue, mon fils, de votre exactitude.

ARMAND.

Je n'ai fait que mon devoir, Madame. (Il s'approche des dames et les salue.)

LA MARQUISE, à quelques personnes qui sont près d'elle. C'est un bon jour pour moi que celui-ci. Il y a vingt-quatre ans aujourd'hui que je connaisais le plus grand des bonheurs que le ciel nous accorde, le bonheur d'être mère !

ARMAND.

Il en est un plus grand encore, Madame.

LA MARQUISE.

Et lequel ?

ARMAND.

Celui d'être votre fille.

LA MARQUISE.

Cher Armand ! (Se tournant vers la compagnie.) Allons, Messieurs, les tables de jeu sont dressées de l'autre côté. Laissons ensemble cette belle jeunesse... et veuillez me suivre. (Tous les vœux protubérances offrent la main aux dames et sortent avec elles.)

SCÈNE X.

ARMAND, DE BRACIEUX, DE MONTAGLON, DE LUCENAY, et DEUX OU TROIS AUTRES GENTILS-HOMMES.

ARMAND.

Et nous, mes amis, vive la gaieté !

DE BRACIEUX.

Eh ! mais, marquis, quel air de jubilation !

DE MONTAGLON.

Quelle figure triomphante !

DE LUCENAY.

Tu sembles avoir des rayons autour de la tête !

DE BRACIEUX.

Jamais je ne t'ai vu si joyeux !

ARMAND.

Et j'ai sujet de l'être, pardieu !

DE MONTAGLON.

En vérité ?

DE BRACIEUX.

D'où te vient cet excès de joie ?

DE LUCENAY.

Quelque riche traitant t'aurait-il ouvert un crédit illimité sur sa caisse ?

ARMAND.

Bah ! quelle folie !

DE MONTAGLON.

Tu oublies, mon cher Lucenay, que Guétiac est riche.

DE LUCENAY.

C'est juste !... je parlais d'après moi.

DE BRACIEUX.

Alors, quoi donc ? La petite Duparc t'aurait-elle envoyé son contour, avec promesse d'un rendez-vous ?

ARMAND.

Une considérable... si donc !

DE MONTAGLON.

Enfin, voyons, de quoi s'agit-il ?

ARMAND.

De l'aventure la plus piquante, la plus délicieuse !

TOUT.

Une aventure ?..

DE LUCENAY.

Galante ?

ARMAND.

Pardieu !.. un roman ébauché depuis quelques jours et qui touche enfin à son dénouement.

DE MONTAGLON.

Un roman ?

DE BRACIEUX.

Eh vite, marquis, conte-nous cela !

ARMAND.

Vous le voulez ?

TOUT.

Sans doute, sans doute !

ARMAND.

Eh bien ! voici l'histoire : je...

UN VALET, annonçant.

Monsieur le chevalier Hector de Beaupignon !

ARMAND, étonné.

Beaupignon !..

DE MONTAGLON.

Hein ! qu'est-ce que c'est que ça ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HECTOR DE BEAUPIGNON.

HECTOR.

Ça ! C'est moi, Messieurs... Pardon, monsieur de Guéb... (S'adressant à Armand et courrant à lui.) Eh ! le voilà ! Bonsoir, marquis !

ARMAND.

Bonsoir, chevalier ! (A ses amis.) Messieurs, je vous présente le chevalier Hector de Beaupignon, gentilhomme de Bretagne et mon voisin de terre.

HECTOR, saluant.

Messieurs, je suis votre valet.

DE MONTAGLON, saluant avec courtoisie.

Comment donc ! c'est nous qui sommes les vôtres.

DE BRACIEUX, lui et d'inst.

Excellente tournure de province !

DE LUCENAY, lui.

Et cette figure ! cette noble rudesse !..

HECTOR, saluant de droite et de gauche.

Trop bon, en vérité !.. Enchanté de faire votre connaissance.

ARMAND.

Ah ça ! et depuis quand à Paris, chevalier ?

HECTOR.

Depuis trois jours, marquis. Je grûlais du désir de faire un voyage, de connaître les agréments de la capitale... Ma foi, un beau matin, je me suis décidé à quitter Concarneau... J'ai pris le coche... et, quelques jours après, je débarquais dans vos murs.

DE MONTAGLON.

Quelques jours !..

HECTOR.

Mon Dieu, oui ! pour faire cent lieues, nous ne sommes restés que quelques jours en route... et nous n'avons versé que trois sols... Hein ! comme au voyage à présent, Messieurs !..

ARMAND.

Et dès votre arrivée, vous vous êtes souvenu de moi ?..

HECTOR.

Oui, pardieu ! je ne vous cache pas que je compte sur vous pour me piloter un peu dans cette grande ville, où je viens pour la première fois.

ARMAND.

Disposer de moi, chevalier... Et, tenez, vous arrivez à merveille... ma mère donne ce soir une fête.

RECTOR, *à part.*

Une fête! Oh! mais je crains d'être importun.

ARMAND.

Nulleme! Je vous présenterai à la marquise, à ces dames...

RECTOR.

Ces dames! Il y'a des dames?

ARMAND, *riant.*

Sans doute.

RECTOR.

Parlon, c'est que je suis un négligé, en costume de voyage...

DE MONTAIGLON.

Peste! chevalier, quels sont donc vos habits de gala?

DE BRACHEUX.

Tel que vous voilà, vous êtes resplendissant.

RECTOR.

Vraiment, vous trouvez que cet habit?..

DE LUCENAY.

Est du dernier galant.

RECTOR.

Oh! j'en ai de plus beaux, Messieurs... Vous verrez, mais, vous verrez... Je vous promets de vous faire honneur.

ARMAND, *riant.*

Je n'en doute pas.

RECTOR.

Oh! c'est que, tel que vous me voyez, j'ai des projets... J'apporte à Paris des idées de conquête et de séduction.

DE BRACHEUX.

Diable! prenez garde, monsieur de Beaupignon!

RECTOR.

Et à quoi donc, s'il vous plaît, Monsieur?

DE BRACHEUX.

Le séjour de Paris est fort périlleux en ce moment pour les amateurs d'aventures.

RECTOR, *riant.*

L'n vérité!

DE MONTAIGLON.

Depuis quelques temps, il n'est question ici que de disparitions de gentilshommes...

RECTOR, *riant.*

Ahl ah!... bon!... bien!... parfait!... allez toujours!..

TOUTS.

Ça finit?..

ARMAND.

Vous riez?..

RECTOR.

Je connais ça! des contes, des calembourins à l'usage des naïfs provinciaux.

DE LUCENAY.

Mais je vous jure...

RECTOR.

Chansons!

DE BRACHEUX.

Je vous atteste...

RECTOR.

A d'entret! J'étais hier à l'hôtel de Bourgogne. J'ai vu représenter M. de Pourcainne, une farce de Corneille...

ARMAND.

Molière!

RECTOR.

Molière, soit!.. et je suis que les Parisiens s'amusent volontiers à nos dépens; mais, paisiblement! je ne suis pas tant de Concernan que j'en ai l'air... Et je vous prévins, Messieurs, que ces belles histoires ne refroidissent pas mon amour conquérant.

DE MONTAIGLON.

Ma foi, à votre aise, chevalier!

RECTOR.

Eh! eh! ventrille! voilà comme nous sommes, nous autres Beaupignon!

DE BRACHEUX.

Mais à propos, marquis, tu allais nous raconter une aventure...

RECTOR, *riant.*

Une aventure!.. Que je ne vous gêne pas!.. Je serai charmé de l'entendre... J'adore les aventures.

DE MONTAIGLON, à Armand.

Allons, commencez!

DE LUCENAY.

Nous l'écoutons!

ARMAND.

Volontiers... (Voyant entrer des domestiques qui portent des rafraichissements.) Mais, d'abord, voici des rafraichissements... Buvez, Messieurs!

TOUTS.

Buvez!.. (Ils prennent des verres et boivent. — Les valets sortent.)

DE BRACHEUX.

Eh bien, marquis?

ARMAND, s'asseyant au milieu d'eux.

Eh bien, Messieurs, vous savez que, depuis quelques jours, j'avais remarqué aux Tuileries, sur la terrasse où se trouve le cabaret de Renard, une jeune fille d'une ravissante beauté... des cheveux blancs comme l'or, une taille de nymphe, des yeux...

DE BRACHEUX.

Une merveille, enfin.

ARMAND.

Une merveille, tu l'as dit!

RECTOR.

L'eau m'en vient à la bouche!

ARMAND.

Cette jeune fille, de l'extérieur le plus réservé, était toujours accompagnée d'une respectable gouvernante.

RECTOR.

Une duègne, comme dans les romans espagnols, c'est charmant!

DE MONTAIGLON, à Armand.

Continu.

ARMAND.

Malgré mon vif désir de lier connaissance, forte m'avait été de m'en tenir aux quaietés... mais des quaietés si expressives, que ma délicieuse inconnue avait dû finir par les romancer.

RECTOR.

Parbleu!

ARMAND.

Seulement, je dois avouer qu'elles étaient restées sans réponse.

DE LUCENAY.

Quoi, pas un salut, pas un petit échange?

ARMAND.

Pas un.

RECTOR.

Peste! quelle sévérité!

ARMAND.

Bref, je regardais la partie comme désespérée, lorsque aujourd'hui, j'ugez de ma surprise, de mon bonheur!..

TOUTS.

Eh bien?

ARMAND.

Au moment de quitter le jardin, à la nuit tombante, la gouvernante s'approcha mystérieusement de moi...

TOUTS.

Ahl ah!

ARMAND.

Et, me souriant d'un air d'intelligence, elle me glissa dans la main un billet.

TOUTS.

Un billet?

RECTOR.

Et que disait ce poulet écorché des volières de Paphos?

ARMAND.

Il me disait de me trouver, ce soir même, à neuf heures, à un endroit qu'on me désignait, et que là on viendrait me chercher pour me conduire auprès de mon adoré.

TOUTS.

Un rendez-vous?

ARMAND, se levant.

Oui, Messieurs, un rendez-vous! Comprenez-vous ma joie, mon ivresse! Ce soir, à neuf heures, je vais goûter les charmes d'un tête-à-tête avec cette charmante jeune fille!

Mes compliments, marquis!

DE BRACHEUX.

L'aventure est divine!

DE LUCENAY.

Tu es né sous l'étoile de Vénus!

DE MONTAIGLON, reprenant son verre.

Allons, marquis, à tes amours!

TOUTS, de même.

À tes amours!

ARMAND.

Merçi, Messieurs!.. Mais voici bientôt l'heure... il faut que je vous quitte. Adieu! Adieu!

MOBIL, *entré.*

Monsieur le marquis?

ARMAND.

Vite, mon onctueux.

MORIEL, avec inquiétude.
Monsieur le marquis va sortir?

Oui.

Monsieur ne désire pas que je l'accompagne?

C'est inutile!.. Allez! d'après-vous? (Armand sort.)

DE BRACQUEL, à Armand.
Est-ce que tu ne prends pas congé de ces dames, de la marquise?

ARMAND.
Ma mère?... Non, non, elle me ferait des observations... elle s'inquiéterait peut-être... et chercherait à me reténir... il vaut mieux qu'elle ne sache rien. D'ailleurs, je serai de retour avant la fin de la fête.

DE LECENAY.
Mais j'y songe, marquis... Si c'était un piège?..

ARMAND, riant.
Un piège!.. Allons donc! quelle folie!.. Et puis, ne suis-je pas armé?..

MORIEL, revenant.
Voilà le manteau de monsieur le marquis.

ARMAND.
C'est bien, aidez-moi. (Mortel lui met ses vêtements.) Au revoir, Messieurs!

Au revoir, marquis!

DE MONTAGNON.
Et bonne chance!

MORIEL, à son.
Merci! (il sort.)

DE BRACQUEL, à part.
Qu'il est heureux!.. Qui moi aussi j'en aurais des rendez-vous! Il m'en faut... j'en ai soif!..

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA MARQUISE, TOUTES LES INVITÉS.

LA MARQUISE, se levant.
Eh bien! je ne vois pas mon fils!.. Où donc est mon fils, Messieurs?

DE MONTAGNON.
Le marquis?... Il vient de sortir, Madame!

LA MARQUISE, avec émotion.
Sortir à pareille heure!..

RECTEUR.
Une affaire importante l'appelait hors d'ici.

LA MARQUISE.
Une affaire!

DE TOR.
Rassurez-vous, rien qu'à agréable et d'heureux!

DE BRACQUEL.
Du reste, madame la marquise, nous ne tarderons pas à le revoir, j'espère!

LA MARQUISE.
Sorti, seul, sans me prévenir!.. Ah! je ne sais pourquoi, je me sens inquiète, troublée!..

LA CHÈRE, dans le ton.
Etrange disparition de plusieurs gentilshommes!.. Une récompense de vingt mille livres est promise au nom du roi... (La voix s'éteint.)

LA MARQUISE, qui a descendu dans le plus grand trouble.
Mon Dieu! veillez sur moi!.. (Elle tombe assise sur un fauteuil; mouvement général autour d'elle.)

ACTE DEUXIÈME

Cher le docteur Muller, place Chevalier-du-Gaël; le cabinet du docteur, amplement éclairé; porte d'entrée au fond, portes latérales, au fond, un corps de bibliothèque; dans un pan coupé, à droite, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR MULLEN, GENS DE PEUPLE, en consultation.

UNE FEMME, tenant un enfant par la main.

M'sieur le docteur, je n'ai jamais pas e' qu'a e't enfant, mais depuis quelques jours, il lui prend des frissons; il n'a mangé plus... il a v'ent tout blême... enfin, m'sieur le docteur...

MULLEN, l'interrompant d'un ton brusque.

En voilà assez!.. Je verrai bien moi-même quelle est sa maladie!

LA FEMME.
Dame! vous qui savez plus long que moi, c'est certain!

MULLEN, à la femme.
Alors, taisez-vous et laissez-moi faire. (A l'enfant.) Donne-moi la main.

LA FEMME.
Donnez la main à m'sieur l'docteur, pe'tit.
MULLEN, après avoir été le poêle à l'enfant et examiné son visage en silence, va prendre une fiole dans une petite pharmacie qui est sur sa table, et la remet à la femme.

Prenez cette fiole... et faites boire, soir et matin, à votre enfant une cuillerée de ce qu'elle contient.

LA FEMME.
Comment que ça s'appelle, m'sieur le docteur?

MULLEN.
Que vous importe, pourvu que ça le guérisse?

LA FEMME.
Et vous croyez qu'ça n'sera rien?

Non.

Et il s'ra bientôt rétabli?

Oui.

LA FEMME.
Et... LA FEMME.

MULLEN, avec impatience.
Allons, c'est bête!.. A un autre!

TOUTES LES BALANÇES, s'élevant et parlant à la fois.
Monsieur le docteur!.. monsieur le docteur!..

MULLEN.
Ah!.. effacez à son tour.

EN MORNE.
J'ai pris les médicaments que vous m'avez ordonnés.

MULLEN.
Et vous trouvez-vous mieux?

L'HOMME.
Oui, monsieur le docteur.

MULLEN.
Alors, continuez!.. (A sa servante.) Et vous, votre bras?

L'ŒUVRIER.
Oh! m'sieur le docteur, il est tout à fait guéri.

Ah!

L'ŒUVRIER.
Grâce à c't onguent qu' vous m'avez dit d' bouter d'sous... et qu'est joliment souverain tout d' agime.

MULLEN.
Parbleu! il m'a donné assez mal pour la composer! Mais si vous êtes guéri, que venez-vous faire chez moi?

L'ŒUVRIER.
Dame! monsieur le docteur, je voulais...

Quoi?

L'ŒUVRIER.
Je voulais vous demander ce que j'y vous devais pour la peine...

MULLEN.
Vous êtes donc riche?

L'ŒUVRIER.
Riche? oh! non, m'sieur le docteur, mais...

MULLEN.

En ce cas, gardez votre argent. Vous ne devez rien... que de la reconnaissance. — Je suis le médecin des pauvres.

L'ŒUVRIER.

Oh! merci, merci bien, m'sieur le docteur! (Bas aux autres.) Quel brave homme!

LA FEMME.
Il est bête, mais il a bon cœur.

L'ŒUVRIER.
Et du savoir donc!

L'HOMME.
Pardine! un Allemand!..

LA FEMME.
Aussi, dans l' quartier, c'est à qui chantera les louanges du docteur Muller!.. (Muller, tout en parlant se dirige vers les autres malades, tandis que conversation et s'arrêt impromptu.)

L'ŒUVRIER.
C'est un ange, quoi!.. un ange qui n'est hésié choisir du ciel à côté du logis du diable.

MULLEN, vivement et se reprochant.

Le logis du diable!

L'ŒUVRIER.
Ah! vous avez entendu, monsieur le docteur?

MULLER.
Que voulez-vous dire? voyons!

L'OUTRAGE.
Dites! j'y voulais dire que c'est maison que vous habitez, place Chevalier-du-Faust, est adjointe à un hôtel depuis longtemps abandonné et gravement en ruines, dont les caves s'étendent jusqu'au bord de la Seine.

MULLER.
C'est possible! Je l'ignorais... Eh bien, quel rapport?...
L'OUTRAGE.

Je vas vous dire, monsieur le docteur... c'est qu'il paraît qu'un trefois... il s'est passé dans cet hôtel des choses terribles, des crimes à faire frémir, si bien que, depuis ce temps-là, l'hôtel est resté fermé, fermé d'acquiesceurs.

LA FEMME.
On prétend comme ça que, toutes les nuits, les sorciers et les démons venant y faire leur sabbat.

L'OUTRAGE.
C'est qui fait qu'on lui a baillé l'nom de l'hôtel du Diable!

MULLER.
Bon!... Des histoires... des contes de bonnes femmes!... Au surplus, ce voisinage m'est fort indifférent... Avec une conscience tranquille, on dort bien partout.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHRISTINE, THÉRÈSE. Elles entrent par le fond, très-épées.

CHRISTINE, à part.
Enfin!... nous y voilà!...

MULLER.
Christine... et dame Thérèse... (Aux deux femmes.) Vous sembles bien étonnées... Qu'avez-vous? Qu'est-il arrivé?

CHRISTINE.
Rien... ce n'est rien.

THÉRÈSE.
Je vous conterai ça quand nous serons seuls.

MULLER, se tournant vers les soldats.
(La consultation est terminée!... Allez... retirez-vous!)

TOUS, se hâtant.
En vous remerciant, monsieur le docteur! (Ils sortent.)

SCÈNE III.

MULLER, CHRISTINE, THÉRÈSE.

MULLER, se levant, aux deux femmes.
Voyons!... qu'y a-t-il?... (Voyant qu'elles hésitent à répondre.) Parlez-vous?...
THÉRÈSE.

Ne vous fâchez pas... ce n'est rien de grave, je vous le jure...
CHRISTINE.

Un peu de frayeur seulement.

MULLER.
De la frayeur... Et pourquoi? A quel sujet?

CHRISTINE.
Tout à l'heure... en sortant de Saint-Germain-l'Auxerrois.

MULLER.
Eh bien?

CHRISTINE.
Nous avons été suivies.

MULLER, vivement et fréquant le mouet.
Par qui?

THÉRÈSE.
Par un jeune homme, tout simplement.

MULLER, s'écroulant.
Dame Thérèse! je vous avais recommandé d'éviter cela!

THÉRÈSE.
Certainement, mais...

MULLER, s'approchant d'elle, et lui.
Malheureuse! tu veux donc nous perdre?

THÉRÈSE.
Ecoutez donc, ce n'est pas ma faute si on suit votre pupille dans la rue.

MULLER.
Il fallait presser le pas... chercher à dépister ce fâcheux...

THÉRÈSE.
C'est bien ce que nous avons essayé de faire... Mais hah! il se penchait aussi vite que nous... Il semblait courir à nos cotés.

MULLER.
Comment est-il, ce jeune homme?

CHRISTINE.
Mon Dieu, je n'en sais rien... je ne l'ai pas regardé.

THÉRÈSE.
Une espèce de gentilhomme ridicule et malade... un de

ces précieux de province qui viennent à Paris, pour manger les économies de leur pigeonier.

MULLER, se levant.
Ah!... Et enfin?...
THÉRÈSE.

Enfin, en arrivant sur la place...

CHRISTINE.
Nous nous sommes hâtés de nous jeter dans cette maison...

THÉRÈSE.
Et il est resté le bec dans l'eau!

CHRISTINE.
Grâce au ciel, nous en voilà débarrassés!

MULLER.
C'est heureux!...

THÉRÈSE, regardant à la fenêtre.
Ah! miséricorde!

MULLER.
Quoi donc?

THÉRÈSE.
C'est lui.

CHRISTINE.
Lui!...

MULLER.
Comment?... il aurait l'audace?...
THÉRÈSE.

Il traverse la cour... il vient de ce côté... (D'un air menaçant.) Attends!... attends!... je vais...

MULLER, s'écroulant.
Non, non, pas d'esclandre... Rentrez chez vous... c'est moi qui le recevrai...

CHRISTINE, haletant.
Mais...

MULLER.
Rentrez!... je le veux!... (Il les pousse vers la chambre de droite dont il referme la porte.)

SCÈNE IV.

MULLER, HECTOR.

HECTOR, paraissant au fond, sans voir le docteur, et à part.
C'est bien ici que je l'ai vu pénétrer... Si je pouvais adroïtement... (Il entre.) C'est qu'elle est adorable, divine, et, ma foi...

MULLER, se précipitant tout à coup.
Qui cherchez-vous?...
HECTOR, à part.

Oh!... un homme... Je suis prêt!...

MULLER.
Eh bien, ne m'avez-vous pas entendu?

HECTOR.
Si fait!... Vous me demandiez qui je... (se remettant, et avec aplomb.) Le docteur Muller, s'il vous plaît?

MULLER.
C'est moi.

HECTOR.
Vous?... (A part.) Ah! diable!...

MULLER.
Que me voulez-vous?

HECTOR.
Moitié... je... (A part.) C'est un père... ou un mari peut-être... (Haut.) Je voulais... je venais pour...

MULLER.
Eh bien?

HECTOR, à part.
Quelle idée!... O amour, tu m'inspires! (Haut.) Je venais pour vous consulter.

MULLER.
Me consulter?

HECTOR.
Oui. (A part.) J'en serai quitte pour un écu.

MULLER.
Vous êtes malade?

HECTOR.
Très-gravement... Je me donne des inquiétudes.

MULLER.
Depuis quand?

HECTOR.
Depuis mon sabbat. (A part.) C'est adroï!

MULLER.
Que ressentez-vous?

HECTOR, à part.
Diable!... qu'est-ce que je pourrais bien ressentir?... (Haut.) D'abord, docteur, je suis d'un tempérament très-délicat... très-sensible...

Je le crois.

MULLER, avec ironie.

RECTOR.

A l'âge de trois ans, j'ai eu la coqueluche.

MULLER.

Morbleu!... je vous demande quel est votre mal?

RECTOR.

Mou mal?

MULLER.

Enfin, d'où souffrez-vous?

RECTOR.

Je souffre... je souffre... (à part, frappé d'une idée.) Oh! (Haut.) Je souffre d'une dent.

MULLER.

D'une dent?

RECTOR.

Oui... une dent de sagesse... (ouvrant la bouche.) Par là... tout au fond.

MULLER.

C'est un mal qui n'est pas dangereux.

RECTOR.

Mais qui est bien douloureux, docteur... et si vous êtes un bonhomme, un élixir...

MULLER.

J'ai mieux que cela.

RECTOR.

Vrai?

MULLER.

Dans un instant vous serez soulagé.

RECTOR, à part, se soulevant.

Je n'ai pas de peine à le croire.

MULLER, allant s'ouvrir la porte de gauche et appelant.

Fritz!

RECTOR, à part.

Comme on les abuse, ces grands médecins!

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRITZ; grand gaillard à mine rebelle.

FRITZ, entrant.

Vous m'avez appelé, maître?

MULLER.

Oui.

RECTOR, effrayé, à part.

Oh! qu'est-ce que c'est que ça?

MULLER, présentant Fritz.

C'est un de mes élèves.

RECTOR, à part.

Quelle mine de saccinant!

MULLER.

Un garçon très-habile en chirurgie.

RECTOR, se penche inquiet.

En chirurgie!

MULLER.

Fritz, conduisez ce gentilhomme dans le laboratoire, et arrachez-lui la dent dont il souffre.

RECTOR, ébahi.

Hein?... Comment, m'arracher?... Permettez... permettez... mais je m'y oppose.

MULLER.

Comment?

RECTOR.

D'ailleurs, je suis guéri... la douleur a complètement disparu.

MULLER.

Elle reviendrait.

FRITZ.

C'est l'habitude.

RECTOR.

L'habitude?... l'habitude!... (à part.) Ah! dans quel guériteau...

MULLER, à Fritz.

Ne l'écoutez pas!... allez!... (bas.) Tu le feras ensuite sortir par l'autre porte.

FRITZ.

Oui, maître. (à Rector, d'un ton rude.) Venez!...

RECTOR, suppléant.

Docteur!... docteur!... de vous en conjure...

FRITZ.

Eh! pas tant de façons!... Venez donc! (il le pousse vers le laboratoire à gauche.)

SCÈNE VI.

MULLER, seul.

Je crois ce remède efficace, sinon contre un mal imaginaire, du moins contre une importune curiosité... Cels lui ôtera l'envie de revenir... (Après un moment.) Christine est dans sa chambre avec dame Thérèse, je suis seul... allons!... (à se lever à la porte de droite, puis va regarder au fond comme pour s'assurer que personne ne vient. Cels lui s'approche de la bibliothèque et tend un regard caché. — La bibliothèque tourne sur un pivot et démasque un passage secret et obscur. — Muller va s'engager dans ce passage; mais en ce moment la porte de droite s'ouvre et Christine paraît.)

SCÈNE VII.

MULLER, CHRISTINE, puis THÉRÈSE.

CHRISTINE, surprise et étouffant un cri.

Ah!... (Haut.) Venez donc, dame Thérèse!

MULLER, avec effroi.

Christine!... (Il repousse vivement la bibliothèque.) C'est vous, ma chère pupille?

CHRISTINE, avec un peu d'émotion.

Où, je venais... comme de coutume... travailler ici avec Thérèse... Est-ce que je vous dérange? Vous êtes occupé, Monsieur?

MULLER, cherchant à se remettre.

Moi?... nullement!... je cherchais un livre dans cette bibliothèque... (à part.) Pourquoi qu'elle n'ait rien aperçu!...

THÉRÈSE, qui vient d'entrer derrière Christine.

Ah çà! et ce bel importun?

MULLER.

Qui?... ce jeune homme?... Il est parti... et je vous promets qu'il ne doit pas avoir envie de revenir.

THÉRÈSE.

Bon débarras! (Christine s'est assise près de la table et s'est mise à travailler à un ouvrage de tapisserie.)

MULLER, à part, l'observant.

Elle n'a rien vu... Rien deviné...

CHRISTINE, à part, tout se travaillant.

C'est singulier... cette bibliothèque qui tourne sur elle-même... il y a donc là quelque passage secret?... quelque issue mystérieuse?...

MULLER, qui s'est assis à gauche, près de la table.

L'espère, Christine, que l'aventure d'aujourd'hui vous servira de leçon pour l'avenir?

CHRISTINE.

A moi, Monsieur?... Ou n'a pas besoin de leçon quand on n'a pas commis de faute.

MULLER.

Nos gentilhommes d'à présent sont si égarés, qu'il suffit d'un coup d'œil imprudent pour faire naître de présomptueuses espérances...

THÉRÈSE, assise près de Christine, et trébuchant.

C'est clair!...

MULLER.

Penser à cela, Christine... Evitez avec soin tout ce qui pourrait donner lieu à des poursuites semblables à celles de cet importun.

CHRISTINE.

Eh! Monsieur, puis-je empêcher qu'on me regarde! Je ne sais si je suis jolie, mais certes je ne suis pas coquette... Eh bien, chaque jour, soit à l'église, soit aux Tuileries où vous m'avez avec dame Thérèse, tous les yeux sont fixés sur moi. — Comment empêcher cela? Voulez-vous que je renonce à sortir, que je ne quitte plus la maison? J'y consens de grand cœur.

MULLER, se levant.

Ne plus sortir?... Impossible!... Votre santé exige impérieusement des promenade quotidiennes... D'ailleurs, je ne défends pas qu'on vous admire; seulement, je ne veux pas qu'on vous suive... qu'on s'enquière de votre nom, de votre demeure...

THÉRÈSE.

C'est la première fois que cela arrive.

MULLER.

Et l'espère que ce sera la dernière... Vous entendez, Thérèse?

THÉRÈSE, d'un ton brusque.

Pardi!... je ne suis pas sourde!

CHRISTINE.

Du reste, rassurez-vous, Monsieur. — Loin de songer à me nuire, tous ces jeunes gentilhommes qui, aux Tuileries, semblent d'abord faire attention à moi, ont disparu les uns après les autres... et je ne vois plus aucun d'eux. Muller et Thérèse échangent un regard.)

MULLER.

Rien de plus simple à expliquer. Ils auront reconnu, au bout de quelques jours, l'insolence de leurs soupçons...

THÉRÈSE.

Votre air moqueur et mon regard sévère ont fait prendre la volée à ces beaux oiseaux.

CHRISTINE.

Cependant, Thérèse, vous leur avez parlé quelquefois ?

THÉRÈSE, étonnée.

Moi ?

CHRISTINE.

Où, quelquefois, en portant, je vous ai vu vous approcher d'eux...

MULLER, d'un air sévère.

Est-il vrai ?

THÉRÈSE.

C'est possible ! Je ne dis pas non... C'était pour leur dire qu'ils perdaient leur temps.

MULLER.

C'est bien ! Redoublez l'attention, de sévérité... et vous, de réserve, ma chère Christine. Je vous ai reconnue, élève... et quoique vous ne soyez pas ma parente, comme votre tuteur, j'ai le droit de diriger votre conduite et de fixer votre avenir. — Ne disposez donc point de votre cœur à la légère et sans mon avis.

CHRISTINE, à part, avec émotion.

Mon cœur ! Ah ! s'il savait !

MULLER, l'observant.

Mais qu'avez-vous donc ? Vous vous troublez ?

CHRISTINE.

Moi ? mais non, je suis saine. (En se levant se débattant au grand tumulte et des cris. — Se levant vivement.) Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ? Entendez-vous ces cris ?

THÉRÈSE, se levant aussi.

Quelque accident sans doute. (S'approchant de la fenêtre.) Oui... ou... la foule s'amasse... On désigne la maison...

MULLER, avec inquiétude.

Comment ?

THÉRÈSE.

On transporte ici un blessé.

CHRISTINE.

Un blessé ! (Elle court à la fenêtre, regarde et pousse un cri.) Ciel !

MULLER.

Qu'y a-t-il ?

CHRISTINE.

Rien... (A part.) Mais c'est lui ! ce jeune homme que j'ai vu plusieurs fois à l'église...

THÉRÈSE.

Voilà qu'on monte l'escalier...

MULLER, d'un ton brusque.

C'est bon ! laissez entrer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANDRÉ, évanoui, porté par l'écuyer de la première scène, et accompagné par un groupe de valets.

THÉRÈSE, à la porte de fond.

Par ici !

CHRISTINE.

Et prenez bien garde !

L'ÉCUYER, tout en portant André, qu'il pose sur un fauteuil.

Ah ! monsieur le docteur, c'est-y beaucoup que vous m'ayez si bien recommandé mon frère, puisque j'avons pu m'en servir pour transporter ici ce pauvre jeune homme qui a été renversé par un carrosse.

CHRISTINE, à part.

Ah ciel !

L'ÉCUYER.

Il n'est pas mort, n'est-ce pas ?

CHRISTINE, à part.

Mort !

MULLER.

Non... non... il n'est qu'évanoui... mais il a besoin d'air, et vous l'obscurcissez... Allons, allons, éloignez-vous ! Et vous, Thérèse, emmenez ma pupille.

CHRISTINE.

Mais... ne pouvons-nous être utiles ?

MULLER.

A rien. — Rentrez dans votre chambre, laissez-moi seul avec lui.

CHRISTINE, à part.

Oh ! je t'attendrai de revoir ! (Se met pas la droite avec Thérèse. — Les gens de peuple s'éloignent par la fond.)

SCÈNE IX.

MULLER, ANDRÉ, évanoui.

MULLER, à lui-même.

Morbleu ! j'aurais bien besoin de cet embarras !... Voilà les fruits de la bonne reconnaissance !... Enfin !, voyons donc ce qu'a ce garçon... (S'approchant d'André et l'examinant.) Pas de fracture !... pas la moindre blessure !... — Les contusions tout au plus... Allons, un simple cordial lui fera reprendre connaissance... (Il entre à gauche dans la laboratoire.)

SCÈNE X.

ANDRÉ, toujours évanoui, CHRISTINE.

CHRISTINE, entr'ouvrant avec précaution la porte de droite, et à elle-même. Le docteur n'est plus là... Si j'osais !... (Elle va écouter à la porte de gauche. André est au milieu.) Il me semble qu'il revient à lui...

ANDRÉ, l'apercevant.

Qu'ai-je vu ?... Est-ce un rêve ?... une illusion ?... Vous !... Ici !... permis de moi !... Mais par quel prodige, quel miracle m'est-il permis de vous revoir ? Quelle est cette maison inconnue ?

CHRISTINE.

C'est celle de mon tuteur, le docteur Muller, chez qui l'on vous a transporté évanoui, à la suite d'un accident...

ANDRÉ.

Où !... où !... je me rappelle... Ah ! cet accident, je le bénis... puisqu'il me rapproche de vous... puis, grâce à toi, je puis enfin vous parler, vous dire...

CHRISTINE.

Ah ! plus bas ! plus bas !... Taisez-vous !

ANDRÉ.

Oh ! non, non, il faut que vous sachiez ce qui se passe dans mon âme !... Depuis que je vous ai vue, vous êtes ma seule pensée, mon seul rêve... votre souvenir est sans cesse présent à mon cœur...

CHRISTINE.

Monsieur...

ANDRÉ.

Vivre sans vous m'est impossible !... Je n'ai qu'un désir, une ambition, celle de vous consacrer ma vie... car je vous aime... je vous aime !

CHRISTINE.

Silence, au nom du ciel !... Si l'on vous entendait...

ANDRÉ.

Et qu'importe !... mes vœux sont purs... purs comme celle qui les inspire !... Ah ! dites-moi que votre cœur n'est pas insensible à mon amour ! dites-moi que je puis espérer !

CHRISTINE.

Monsieur !

ANDRÉ.

Ah ! répondez, répondez, da grâce !

CHRISTINE.

Mon tuteur est si sévère ; il ne reçoit personne, et s'il savait que je vous connais, que je vous... (bientôt à gauche.) C'est lui !... Adieu !... (Elle sort vivement par la droite.)

ANDRÉ, seul.

Lui !... cet homme de qui dépend mon bonheur !...

SCÈNE XI.

MULLER, ANDRÉ.

MULLER, à lui-même.

Voilà ce cordial, et... (Apercevant André.) Ah !... vous avez repris vos sens !... Je vois que votre accident n'était pas grave.

ANDRÉ.

Je ne vous en suis pas moins reconnaissant, Monsieur, de l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder.

MULLER.

Comme médecin, c'était mon devoir. Je n'ai fait pour vous que ce que j'eusse fait pour tout autre.

ANDRÉ, à part.

Quel ton rude et glacial !... Je n'osais jamais lui avouer.

MULLER.

Epreuves-vous quelque malaise ?

ANDRÉ.

Non... un peu de trouble seulement...

MULLER.

Comment donc cet accident s'est-il arrivé ?

ANDRÉ.

Mon Dieu, Monsieur... je travaillais la rue avec mon père, qui m'accompagnait... Tout à coup... nos hommes séparés par un embarras de voitures... Ne l'apercevant plus, je me

mette à courir pour licher de le rejoindre... mais, au même instant, j'entends des cris derrière moi... — Effrayé pour mon père, j'ai perdu la tête... un carrosse arrivait à toute vitesse... Je n'ai pas eu le temps de l'éviter... et j'ai été renversé par le choc... Alors, j'ai perdu connaissance en dormant au dernier pensée à Dieu... à mon père... (à part) et à elle... (bas.) Voilà tout ce que je sais, monsieur le docteur, et je viens de rouvrir les yeux dans cette chambre, où sans doute vos soins m'avaient fait transporter.

MULLER.

Ma foi, vous devez vous estimer heureux, jeune homme, d'en être quitte à si bon marché.

ANDRÉ.

Permettez-moi de vous quitter, Monsieur... Mon père doit être inquiet, dévot de votre absence, j'ai hâte de le rejoindre et de le rassurer...

RAYMOND, en dehors.

Heil... ici, dites-vous ?

ANDRÉ.

C'est lui ! Je reconnais sa voix !... (Raymond paraît au fond, pâle et agité.) Ah ! mon père !... (Il se jette dans ses bras.)

SCÈNE XII.

LES SŒURS, RAYMOND.

RAYMOND, prenant André sur son cœur.

André ! mon enfant !... Ah ! si tu savais ce que j'ai souffert depuis un instant !

ANDRÉ.

Pauvre père !... Vous m'avez cru perdu, n'est-ce pas ?

RAYMOND.

En ne te voyant plus à mes côtés, en entendant dire à la foule qu'un jeune homme venait d'être renversé et soulevé aux pieds des chevaux, j'ai cru que j'allais devenir fou... Je voulais interroger ceux qui m'environnaient... et je ne pouvais pas... ma pensée s'égarait... mes lèvres balbutaient des mots indistincts et des phrases sans suite... Enfin, pourtant, je parvins à me rasseoir et à retrouver un peu de présence d'esprit...

ANDRÉ.

Alors on vous a dit qu'on m'avait transporté dans la maison du docteur Muller...

RAYMOND.

Assis-là je suis accablé, troublé, désespéré... Mais que Dieu soit bon ! je le retrouve sain et sauf, et j'oublie toutes mes angoisses en le pressant dans mes bras !

ANDRÉ.

Mon bon père !... Oui, rassurez-vous, cet accident m'aura pas de suites, et ce que m'affirme le docteur qui m'a donné des soins.

RAYMOND.

Le docteur !... Ah ! j'ai hâte de le remercier !... (S'approchant de Muller, qui, pendant ce qui précède, s'est assis à la table, se regardant en face et fait en même temps un mouvement de surprise.)

MULLER, se levant.

Monsieur, ce que j'ai fait pour votre fils est peu de chose, et... (Les deux hommes lèvent les yeux l'un sur l'autre, se regardant en face et font en même temps un mouvement de surprise.)

RAYMOND, à part.

C'est singulier !...

MULLER, à part.

Est-ce que je me trompe ?

RAYMOND, à part.

Les traits de cet homme ne me sont pas inconnus.

MULLER, à part.

Si je ne m'abuse pas, ce serait une fâcheuse rencontre !

ANDRÉ.

Qu'avez-vous donc, mon père ? Vous semblez surpris ? Est-ce que vous connaissez monsieur le docteur ?

RAYMOND.

Moi ?... Je ne sais... je me trompe sans doute...

ANDRÉ, à part.

J'espérais en vain !...

RAYMOND, à Muller.

Pardon, Monsieur, une question ?

MULLER, cherchant à lui dérober son visage.

Laquelle, Monsieur ?

RAYMOND.

Est-ce que vous avez toujours exercé la médecine ?

MULLER.

Dès l'âge de seize ans, j'ai commencé mes premières études.

RAYMOND.

A Paris ?

MULLER.

Non, Monsieur, à l'étranger. Pourquoi cela ?

RAYMOND.

C'est que, plus je vous regarde, plus je vous écoute, plus je crois que nous nous sommes rencontrés jadis !

MULLER.

A moins que vous n'ayez voyagé en Allemagne...

RAYMOND.

En Allemagne ? Non.

MULLER.

Alors, vous ne pouvez me connaître... Je suis Allemand, né à Heidelberg... et quoique je parle assez facilement votre langue, je ne suis en France que depuis trois mois.

RAYMOND.

En ce cas, quelque ressemblance m'égare...

MULLER.

C'est probable.

RAYMOND.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, outre ma dette de reconnaissance, il m'en reste une autre à acquitter envers vous...

MULLER.

Quelle dette ?

RAYMOND.

Le prix des soins que vous avez donnés à mon fils...

MULLER.

Je n'ai donné à ce jeune homme qu'un asile pour quelques instants... vous ne me devez donc rien...

RAYMOND.

Alors, Monsieur, nous n'avons plus qu'à vous remercier nos remerciements, et à nous retirer.

ANDRÉ, à part.

Partir sans la revoir !

RAYMOND.

Viens, André.

MULLER.

Attendez !...

RAYMOND.

Quoi donc ?

MULLER.

Permettez-moi d'appeler un de mes frères qui vous conduira jusqu'à la porte de la maison. (Appelant.) Wilhem ?

RAYMOND.

Mais il est inutile...

MULLER.

Non pas !... (Avec politesse.) Je vous en prie !... (A Wilhem qui entre par la gauche.) Accompagne ces Messieurs. (Bas et sous-voix.) Suis cet homme et sache qui il est.

WILHEM, bas.

Compris !

ANDRÉ, à part, regardant la porte par où est sortie Christine.

Oh ! je la reverrai !

RAYMOND, à part, en regardant Muller.

J'élèverai mes soupçons ! (Il suit le docteur et sort avec André. — Wilhem les reprend.)

SCÈNE XIII.

MULLER, puis CHRISTINE et THÉRÈSE, et ensuite FRITZ.

MULLER, seul.

Maudit soit le hasard qui a conduit ici ces étrangers !... Si le père est l'homme que je crois, et j'ai tout lieu de le supposer... (Après un moment.) Allons, chassons ces préoccupations !... Je m'inquiète à tort peut-être... et d'ailleurs, un danger prévu n'est-il pas à moitié conjuré ? (Pendant ces derniers mots, Christine est entrée avec Thérèse.)

CHRISTINE, à part.

Il n'est plus là !... Le reverrai-je jamais ?

MULLER.

C'est vous, Christine ?... Voici l'heure de votre promenade accoutumée.

THÉRÈSE, qui porte la main de Christine.

Vous voyez, nous nous disposions à sortir.

MULLER.

C'est bien.

CHRISTINE.

Où voulez-vous, Monsieur, que nous allions aujourd'hui ?

MULLER.

Aux Tuileries, comme d'habitude. (Thérèse étouffe à Christine sa main. Pendant ce temps, Fritz entre par la gauche et s'approche de Muller.)

MULLER, bas à Fritz.

Ah ! te voilà enfin !... Eh bien ! cet imbécile, qu'en as-tu fait ?

FRITZ, bas.

Il y a longtemps que je l'ai mis à la porte.

MULLER, bas.

Après lui avoir arraché sa queue ?

Oui, celle-là... et une autre encore. (Il montre une bonne pitié.)

MILLER, lui montrant Christine de regard.

Chut!!

C'est juste!

Nous voilà prêtes... En route!

Allent... et bonne promenade! (Christine et Thérèse sortent par le fond. — Miller et Fritz les regardent s'éloigner.)

Les voilà parties!

Espérons qu'elles feront aujourd'hui une riche capture!

ACTE TROISIEME

On pavillon retiré de la maison de Raymond, dans le quartier de l'Assenal; porte et fenêtres vitrées, au fond, donnant sur un jardin; portes latérales; aménagement simple.

SCÈNE PREMIERE

RAYMOND, puis L'ÉVEILLE.

(As lever de rideau, Raymond est assis près d'une table, penché à droite et sur laquelle sont divers papiers et des livres. Il semble plongé dans une méditation, profonde. Trois petits coups sont frappés à une petite porte à gauche. Raymond se lève, regarde de tous côtés comme pour s'assurer que personne ne vient, puis se décide à aller ouvrir. L'Éveille paraît.)

C'est moi, l'Éveille, votre factotum ordinaire... Vous êtes seul, monsieur Raymond?

Oui, entre... et parle bas...

Ne craignez rien...

Qui t'ennuie?

Je te apporte les renseignements que vous m'avez chargé de prendre sur cet individu de la place du Chevalier-du-Guet.

Ah! donne...

C'est du nanan, ça! Comme c'est heureux d'avoir un parain greffier au Châtelet! C'est lui qui a rédigé et qui m'a baillé la chose.

« Le docteur Miller, dont le vrai nom est Joseph Cointerd... » (Moufflant.) Joseph Cointerd!... (Léon.) « Né à Bourges, le 5 février 1815; entré en 1833 à l'hospice de cette ville en qualité d'aide-surveillant, condamné quelque temps après par le tribunal du Berry, pour vol, à cinq années de fers et à l'interdiction publique... » (S'interrompant et à lui-même.) C'était bien lui! Je ne me trompais pas! (Léon.) « À la fin de sa peine... »

Hein! comme c'est rédigé!... La finition!...

« Se rend à Paris, où il est arrêté de nouveau pour vol et brigandage; parvient à s'échapper de prison et passe à l'étranger. Il y a deux mois, rentré en France sous le nom du docteur Miller, il s'établit à Paris avec une servante et une jeune fille, supposée sa pupille. Depuis ce temps, rien à dire contre lui; vie régulière, bonne réputation de savoir et d'honnêteté... » (A lui-même.) Se serait-il amendé? (Il ple le rapport et le met dans sa poche, et demeure un moment pensif.)

Vous n'avez plus rien à me commander, monsieur Raymond?

Non.

Alors je retourne à mes petites affaires; car j'ai plus d'une corde à mon arc. Le matin, je suis gagnant-dénier, je fais les commissions, je porte les lettres pour les amoureux. Le soir, j'éclairc de mon faïot les bourgeois étourdis; enfin, le jour, quand il fait beau, je jume de la vieille à la foire Saint-Ger-

main, sur le pont Neuf près de la baraque à Tuharin, ou dans les jardins publics... On chante sa petite chanson, on fait aller sa petite manivelle, et on gagne honnêtement son pain.

C'est bien! va!

A demain, monsieur Raymond.

A demain! (L'Éveille sort, Raymond ferme la porte, puis revient d'un air de profond ennui.)

SCÈNE II.

RAYMOND, seul.

Oh! souvenir du passé!... rocher que je roule et qui m'écrase!... (Après un instant et s'approchant de la table.) Achevons cette lettre... (Il s'assoit et lit.) « Monseigneur, depuis douze ans que vous avez pris pitié de moi, ma réputation, ma conduite n'ont-elles pas expié un passé flétri par une condamnation infamante? N'ai-je pas, à force de dévouement et de zèle, mérité la grâce que je sollicite à genoux? Je vins en conjuire, Monseigneur, déguiser même un terme à mes longues épreuves; qu'il me soit enfin permis de relever ma tête courbée si longtemps sous la mainmise; que je puisse quitter avec mon fils ce Paris où j'étouffe, revoir cette noble Bretagne qui m'a vu naître et où je désire aller finir ma vie. (S'arrêtant et levant ses bras.) J'implore à la fois votre équité de magistrat et votre cœur de père. Grâce pour moi, grâce pour mon fils! J'attends l'espérance, Monseigneur!... Ayez pitié du plus humble et du plus désespéré de vos serviteurs. » (Il signe, met sa lettre sous enveloppe et écrit la souscription.) « A Monsieur de La Reynie, lieutenant général de la police du royaume. » (Il appuie de nouveau la tête dans ses mains et reste pensif.)

SCÈNE III.

RAYMOND, MAGUELONNE.

Encore ici!... tout seul... comme un hibou!... (S'approchant.) Not' maître?

Hein?... qu'est-ce? que veux-tu?

Oh! miséricorde! Monsieur, comme vous v'la rude! Savez-vous que, pour un homme qu'est la crème des braves gens, vous n'avez point du tout l'air commode à c' matin?

Eh! ma pauvre Maguelonne, tu sais bien que je n'aime pas à être dérangé quand je travaille.

Tiens!... vous travaillez donc, not' maître?... Dame! j'en sais rien... maintenant que je vous croyais endormi... U-ah! moi, voyez-vous, quand on ne renoue ni pieds ni patins, ni rien de rien, j'appelle ça se reposer.

Enfin, voyons, que voulez-tu?

C'est not' jeune gars, M. André, qui m'envoie...

André?... Que me la dessus-tu tout de suite?

Avec ça que vous m'en avez laissé le temps?... (L'Éveille.) Qu'est-ce? que veux-tu? que viens-tu faire ici?... Bon, hui! (Représentant sa voix aigre.) Il demande comme ça s'il faut qu'il s'habille, et si vous sortirez à c' matin avec lui?

Où est-il en ce moment, ce cher André?

Dans sa chambre...

Et que fait-il?

Dame!... il étudie, je suppose... Cependant, je n'en répondrais pas...

Pourquoi cela?

Depuis hier que ce chérubin du bon Dieu a manqué d'être écrasé par un carrosse, je ne le reconnais plus.

Serait-il devenu plus triste que de costume?

Triste!... Ah! ben oui! il est gai au contraire comme un jeune pignon...

RAYMOND.

Je ne me suis point aperçu de cette gaieté, moi.

MAGUELONNE.

Dame!... faut croire qu'il se cache, devant vous not' maître; mais une fois dans sa chambre, il parle tout seul, il chante, il s'air d'un fou.

RAYMOND.

C'est singulier.... D'où peut venir ce changement?...
MAGUELONNE.C'est quelque sort qu'en lui aura jeté, ben sûr...
RAYMOND, haussant les épaules.Allons, tu perds la tête!...
MAGUELONNE.

Finalement, qu'est-ce qu'il faut lui répondre de vot' part, not' maître?

RAYMOND.

Tu lui diras que je le verrai dans une heure, à mon retour.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ANDRÉ.

ANDRÉ, qui s'étend.

"Vous sortez, mon père?"

RAYMOND.

Où, cher enfant... (A Maguelonne.) Donne-moi mon chapeau.

Je vas vous l'qu'rir, not' maître... (Elle sort.)
ANDRÉ.

Me permettez-vous de vous accompagner?

RAYMOND.

En ce moment, c'est impossible; mais, plus tard, je viendrai le prendre, et nous sortons ensemble. (Il va prendre sur la table la lettre qu'il a écrite.)
ANDRÉ.

C'est pour cette lettre que vous me quittez?

RAYMOND, trebuché.

Cette lettre?... Oul... oul... (Il la met vivement dans sa poche.)
ANDRÉ.

Et vous ne serez pas longtemps absent?

RAYMOND.

Non... du moins, je le crois. — Au reste, un jour, bientôt peut-être, j'en ai l'espérance, toutes ces absences cesseront.
ANDRÉ, avec joie.

Vraiment?

RAYMOND.

Ah! si je n'obéisais qu'à ma volonté, cher enfant, mon plus grand bonheur serait de rester sans cesse auprès de lui.

ANDRÉ.

Si vous ne suiviez que votre volonté, mon père?... mais vous dépendez donc de quelqu'un?
RAYMOND.Où, malheureusement...
ANDRÉ.

C'est étrange!...

RAYMOND.

Et pourquoi?

ANDRÉ.

Je croyais que les hommes de votre âge étaient les maîtres de leurs actions.
RAYMOND.Tu te trompais, André; les plus riches et les plus puissants eux-mêmes ne peuvent se dire indépendants... Mais, je te le répète, bientôt, je l'espère, je serai plus libre...
MAGUELONNE, pensive.Not' maître, v'là votre chapeau.
RAYMOND, le prenant.Au revoir, mon enfant!... (Il l'embrasse.)
ANDRÉ.

Revenez vite, au moins!...

RAYMOND.

Sois tranquille! Allons, Maguelonne, viens m'ouvrir la porte.
MAGUELONNE.

Je vous suis, not' maître. (Elle sort sur le fond, à droite.)

SCÈNE V.

ANDRÉ, seul.

Où va-t-il ainsi?... Quelle est cette lettre qu'il me débrouillait avec tant de soin?... Je ne sais rien de lui, j'ignore sa position, sa fortune... Ah! le ciel m'est témoin que je ne doute pas de mon père! — Je sais qu'il ne peut rien faire de honorable et de bon... Eh! qui m'importeraient son état, sa

fortune, si son avenir, si mon bonheur n'en dépendaient? — Riche et considéré, je puis, un jour peut-être, aspirer à la main de celle qui m'est chère... Pauvre et obscur, au contraire, à quel titre son tuteur, ce médecin allemand, accueillerait-il l'avenue de mon amour?... Ah! qui m'aidera à percer ce mystère?... qui me dira le secret de ma destinée?

SCÈNE VI.

ANDRÉ, MAGUELONNE, puis HECTOR.

MAGUELONNE, se levant.

Monsieur André?... m'sieur André!...

ANDRÉ.

Eh bien! qu'y a-t-il?

MAGUELONNE.

C'est un étranger qui est là, dans la maison.
ANDRÉ.

Un étranger?

MAGUELONNE.

Un superbe gentilhomme... qui n'est pas beau du tout.

ANDRÉ, se levant.

Superbe et pas beau!... Comment arranges-tu cela, Maguelonne?

MAGUELONNE.

Ma fine!... c'est bien facile à comprendre... Il est vilain de figure, mais magnifique de dorure... Voilà!...

ANDRÉ.

Et que veut ce gentilhomme?

MAGUELONNE.

Il demande après vot' père.

ANDRÉ.

Tu as dit qu'il était sorti?

MAGUELONNE.

Parbleu, ouï!... mais il s'est répondu, comme ça, qu'il attendrait... Parait qu'il vient pour une affaire de conséquence... et qu'il a du temps devant lui. — Qu'est-ce qu'il faut faire, m'sieur André?

ANDRÉ.

Eh bien, prie cet étranger de venir ici!... Je lui tiendrai compagnie, jusqu'à son retour de mon père.

MAGUELONNE, regardant sa montre, à droite.

Tiens... justement le v'là qui vient de ce côté... (Crie.) Hé! Monsieur! par ici... v'là M. André, le fils de M. Raymond.
HECTOR, entrant.

Son fils?...

MAGUELONNE.

Où, mon gentilhomme!

ANDRÉ.

Va, Maguelonne, laisse-moi!...

ANDRÉ, à part, regardant Maguelonne.

Elle est gentille, cette sultane!

MAGUELONNE, à part, regardant Hector.

Décidément, il n'est pas beau!

SCÈNE VII.

ANDRÉ, HECTOR.

ANDRÉ.

Vous désirez parler à mon père, Monsieur?

HECTOR.

Où, jeune homme.

ANDRÉ.

Il ne tardera pas à rentrer, je l'espère, et si vous voulez prendre la peine de vous en aller... (Il lui présente un siège.)
HECTOR.Merci, pas de façon!... Il s'agit d'une affaire qui me tient fort au cœur... (André s'assied sans répondre.) d'une affaire de conséquence... (André s'assied de nouveau.) Mais, au fait, puisque vous êtes son fils, je puis vous dire ce qui m'en émeut.
ANDRÉ.

Parfaitement!

HECTOR.

Je me nomme le chevalier Hector de Beaupignon, gentilhomme, possédant d'assez jolis biens aux environs de Concarneau... Alliez à Concarneau, tout le monde vous parlera de Beaupignon.
ANDRÉ, se levant.Dispensez-moi du voyage, monsieur le chevalier, je vous crois sur parole...
HECTOR, avec explosion.

Jeune homme, Paris est un guéridon!

ANDRÉ.

Vous dites, Monsieur?

HECTOR.

Je dis un gouffre!... un abîme!... une caverne!...

un repaire ! Je me contente de ces expressions, la langue française ne m'en fournissant pas de plus énergiques !..

ANDRÉ.

Mon Dieu ! quel courage !

SECTEUR.

Et il y a de quoi... Il y a quelques jours, j'arrive dans cette ville pleine de confiance, de chaleur et d'illusions, pour m'amuser, me distraire en bon gentleman, et déjà l'on m'a volé ma bourse, une paire de manchettes en point d'Angleterre et deux montres... deux bijoux de famille auxquels j'étais fort attaché... beaucoup plus qu'ils ne l'étaient à moi !..

ANDRÉ.

Eh bien, Monsieur ?

SECTEUR.

Eh bien, jeune homme, justement indigné de ces spoliations, je suis allé, ce matin, à l'hôtel de M. le lieutenant de police. Il ne s'y trouvait pas, il était à Versailles auprès de Sa Majesté Louis XIV qui l'avait fait mander... Mais vous savez bien qu'un homme de ma qualité ne fait jamais anti-chambre... En l'absence de M. de La Reynie, j'ai parlé à son premier domestique, je lui ai conté mes aventures, j'ai formé mes griefs, et c'est lui qui m'adresse à maître Raymond.

ANDRÉ, tout surpris.

A mon père ?.. Je ne vous comprends pas... Que peut mon père à toute cette affaire ?

SECTEUR.

Ce qu'il peut ? Mais tout, jeune homme ; il peut fournir des renseignements et me faire retrouver ces objets précieux dont je déplore la perte.

ANDRÉ.

Vous les faire retrouver ?

SECTEUR.

Eh ! sans doute !.. On m'a mis au courant de son histoire... il a connu, il doit connaître encore la plupart des filous, des voleurs de Paris.

ANDRÉ.

Lui ? mon père ?

SECTEUR.

C'est clair !.. Lui, un ancien condamné !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RAYMOND, qui depuis un instant a paru à la porte de gauche.

RAYMOND, s'avançant.

Adieu, Monsieur !

ANDRÉ.

Mon père !

SECTEUR.

Maître Raymond !

ANDRÉ.

Ah ! venez, mon père et dites à ce gentleman qu'il se trompe, qu'il vous calomnie !

SECTEUR.

Meil... Comment ?.. Mais...

RAYMOND, d'un air assombri.

Il n'a dit que la vérité !

ANDRÉ.

Grand Dieu !

SECTEUR.

Parbleu ! je sais bien !

ANDRÉ, se levant et touchant sur une chaise.

O mes rêves ! mes rêves ! (Il cache sa tête dans ses mains.)

RAYMOND, à Sécteur.

Je suis Pierre Raymond, que voulez-vous de moi ?

SECTEUR.

Mon cher, j'ai été dévalisé, volé... de ma bourse, de deux montres...

RAYMOND, avec impatience.

Il suffit !.. On fera des recherches.

SECTEUR.

A merveille !

RAYMOND.

Allons, Monsieur ! Excusez-moi, je suis très-préoccupé en ce moment.

SECTEUR.

Je me retire. (Il se pourfend et revient.) Ah ! la bourse contenait vingt-cinq louis, et l'une des montres valait dix minutes... cela peut aider à reconnaître les objets.

RAYMOND, avec un peu d'impatience.

C'est bien ! c'est bien !

SECTEUR, à part.

O montres de mes pères, vous retenez-je un jour ? (Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE IX.

RAYMOND, ANDRÉ.

RAYMOND, après avoir eu un moment regardé André, d'approcher du lui. Tu sais tout ! Le hasard vient de te révéler le secret que, pendant douze années, j'étais parvenu à te cacher.

ANDRÉ.

Vous, mon père !.. vous, un condamné !..

RAYMOND.

Écoute André... et juge-moi !.. Il y a quinze ans, l'habitation la Bretagne, je cultivais comme métayer un des domaines de la marquise de Guébrau... Je n'étais pas riche, mais je me trouvais heureux, et je remerciais Dieu dans mes prières, car j'avais une compagne aussi vertueuse que belle. Nous nous aimions d'un amour sans partage, et, comme pour compléter notre joie, le ciel nous avait envoyé un fils... toi... André... Hélas ! ce bonheur était trop grand, il ne pouvait pas être durable. Le malheur fondit sur nous, nous frôlant comme la tempête, et, comme elle, ne laissant après lui que des ruines... Un riche débauché des environs vit la mère, il la trouva belle... et, croyant faire un grand bonheur à la femme d'un paysan, il osa lui déclarer sa passion. La mère le repoussa avec horreur, avec mépris... Mais cet homme ne se découragea pas... et, à partir de ce jour, la pauvre Yvonne le rencontrait partout sur son passage.

ANDRÉ.

Continuer, mon père, continuez.

RAYMOND.

Un soir qu'elle était seule, il eut l'audace de franchir la porte de notre chambre... Il s'efforça de séduire la mère par des promesses, fit briller à ses yeux une poignée d'or, qu'elle jeta à ses pieds avec indignation... Alors, perdant toute retenue, sans pitié pour ses larmes, sans respect pour le berceau où dormait un enfant, ce misérable voulut employer la violence...

ANDRÉ, couvant son visage dans ses mains.

O ma mère !.. ma mère !

RAYMOND.

En ce moment je revenais du labour... j'entendis les cris poussés par Yvonne... Je m'élançai... et, n'écoulant que ma colère, me faisant une arme du labour ferré que je tenais à la main, je brisai la tête du lâche qui voulait nous déshonorer, et je l'étendis mort à mes pieds.

ANDRÉ, se levant.

Oh ! vous avez bien fait, mon père !

RAYMOND.

Peut-être mon crime était-il excusable, mais je fus accusé d'avoir attiré ma victime dans un piège et de l'avoir assassinée pour la dépouiller.

ANDRÉ.

Infamie !.. Mais vous vous êtes défendu, vous avez prouvé votre innocence ?..

RAYMOND.

Non ! En vain je protestai contre cette odieuse accusation, en vain ta mère s'efforça de faire prévaloir la vérité... le cadavre, l'or trouvé sur le sol de ma chambre... toutes les apparences étaient contre moi... Je fus condamné !..

ANDRÉ.

Condamné !..

RAYMOND.

Oui, condamné à vingt ans de galères !..

ANDRÉ.

Ah ! mon Dieu !

RAYMOND.

Oh ! je serais mort de honte et de désespoir, si je ne m'étais dit qu'il fallait vivre et souffrir pour ma femme et pour mon enfant... C'est pendant mon absence que le marquis de Guébrau, cette pieuse et noble dame, prit soin de toi et de la mère, s'efforçant de soutenir le courage qui lui manquait... Mais, hélas !.. je ne devais plus la retrouver... La pauvre bien-aimée s'éteignit peu à peu, consumée par le chagrin et la douleur... et, pour la seconde fois, la laissant orphelin.

ANDRÉ.

Mais vous... vous, mon père ?..

RAYMOND.

Trois ans s'écoulèrent. Au bout de ce temps, grâce à ma conduite irréprochable, grâce surtout aux sollicitations constantes de notre digne protectrice, j'obtins de quitter la livrée d'infamie que je portais... M. de La Reynie daigna s'intéresser

à moi... Il m'accorde une liberté temporaire... me fit venir à Paris et me procura un modeste emploi... Je pouvais le revoir, vivre à ses côtés et veiller sur lui... — l'acceptai cette faveur avec reconnaissance... Voilà mon histoire, André?... Maintenant que tu connais mes malheurs, ma vie, songeais-tu de moi?... Méprisais-tu ton père?

ANDRÉ, avec élan.

Vous m'êtes... vous si à plaindre!... si malheureux!... Ah! je vous aurais déjà de toute mon âme pour vos soins, pour votre tendresse; mais à présent je vais vous aimer encore plus pour tout ce que vous avez souffert! (Il se jette dans ses bras.)

RAYMOND, étonné.

Mon fils!... mon enfant adoré!... Mais va, sois tranquille, ce temps d'épreuve finira... bientôt, je pourrai relever hardiment la tête...

ANDRÉ.

Serait-il possible!... et comment?

RAYMOND.

Cette lettre que tu m'as vu emporter ce matin...

ANDRÉ.

Eh bien, mon père, cette lettre?

RAYMOND.

Est une requête, un recours en grâce adressé à monseigneur le lieutenant de police, et dont j'espère beaucoup; je viens de la porter moi-même à son hôtel, etc...

SCÈNE X.

LES SÈVRES, LA REINE.

LA REINE, qui vient d'entrer par le fond, à droite, pendant les derniers mots.

Et je viens y répondre, Raymond!

RAYMOND.

Monsieur de La Reine!... ici!...

LA REINE.

Retenez votre fils... J'ai à vous parler d'affaires graves...

RAYMOND.

Tu entends, mon enfant! Va, laisse-nous!

ANDRÉ, à part.

Quo venait-il lui dire? (Il sort.)

SCÈNE XI.

RAYMOND, LA REINE.

RAYMOND.

Vous, Monseigneur, chez moi?... un tel honneur?

LA REINE.

On vient de me remettre votre lettre, Raymond, et, comme je vous le disais, c'est ma réponse que je vous apporte.

RAYMOND, très-ému.

Ah! Monseigneur!... daignerez-vous cette fois accueillir mon ardente prière?

LA REINE.

Ces lettres de grâce, auxquelles vous attachez un si grand prix, dépendent de vous, Raymond...

RAYMOND.

De moi?...

LA REINE.

De vous-même. Bientôt, demain peut-être, elles peuvent être signées par la roi.

RAYMOND.

Quoi, Monseigneur, je pourrais espérer?... Ah! parlez!... que dois-je faire?

LA REINE.

Pierre Raymond, j'attends de vous un service.

RAYMOND.

Un service?...

LA REINE.

J'arrive de Versailles, où Sa Majesté m'avait fait appeler... J'ai trouvé le roi profondément affligé de ce qui se passe : « Eh! quoi! s'est-il écrié, on décime ma noblesse! les plus vaillants, les plus jeunes gentilshommes de ma cour disparaissent subitement... des mères de famille, au désespoir, viennent m'implorer en me recommandant leurs enfants! — Et nous ne trouverons pas un moyen de mettre un terme à de pareils malheurs!... Je sais combien de recherches ont eu lieu déjà, je sais que toutes les ressources dont vous disposez ont été employées pour arriver à la découverte des malfaiteurs; mais ce n'est point assez! Faites savoir à tous que notre bienveillance, que nos royaux faveurs sont acquies d'avance à qui se dévouera pour le salut commun. Souvenez-vous que vous me devez compte de la vie de mes sujets, et que je suis responsable de leur sang de vant Dieu! » Voilà, Raymond, ce que

m'a dit le roi. Ces paroles ne vous font-elles pas comprendre ce que je viens vous demander et quel prix je mets à votre grâce?...

RAYMOND.

L'attends que vous vous expliquiez, Monseigneur.

LA REINE.

Depuis que je vous connais, j'ai apprécié votre sagacité, votre intelligence... Vos trois années de captivité vous ont mis à même de connaître bien des misères sans cesse en lutte avec la loi... — Eh bien! consentez à nous venir en aide, mettez à mon service votre zèle et votre dévouement.

RAYMOND.

Moi, Monseigneur!

LA REINE.

Ne vous êtes-vous jamais préoccupé de ces enlèvements mystérieux?... Ne vous êtes-vous jamais demandé quels pouvaient en être les auteurs?

RAYMOND.

Pardonnez-moi, Monseigneur; j'ai un fils, et, comme père, je ne pourrais rester indifférent à de pareilles calamités...

LA REINE, émue.

Souppçonneriez-vous quelque chose?... Pourriez-vous me mettre sur la trace des criminels?...

RAYMOND.

Je crois du moins entrevoir une partie de la vérité.

LA REINE.

Et c'est?...

RAYMOND.

C'est à l'aide d'une femme qu'ils tendent leurs pièges, qu'ils attirent les victimes dans leur repaire pour les égarer et les dépouiller.

LA REINE, pensif.

Où... où... vous avez raison, ce doit être cela... Mais cette femme, quelle est-elle? Il faut la trouver, me l'avez-vous dit?...

RAYMOND.

Je n'ose vous faire cette promesse, Monseigneur.

LA REINE.

Et pourquoi?

RAYMOND.

Parce que, pour arriver à ce résultat, il faudrait me servir d'un moyen que je ne puis pas... que je ne puis pas employer.

LA REINE.

Songez qu'il y va de la remise du reste de votre peine... en un mot, de votre grâce!...

RAYMOND.

Cette grâce, si précieuse qu'elle soit, ne vaut pas le sacrifice que je lui ferai. (Le marquis paraît au fond dans le jardin, introduit par Marguerite.)

LA REINE.

Ainsi, vous refusez de rechercher, de découvrir les coupables?

RAYMOND.

Avec un profond regret, Monseigneur; mais je refuse.

SCÈNE XII.

LES SÈVRES, LA MARQUISE DE GUÉBRIAC.

LA MARQUISE, pâle et désemparée.

Et moi, Raymond, me refusez-vous?

RAYMOND ET LA REINE.

Madame de Guébriac!...

LA MARQUISE.

Une mère au désespoir, qui n'a plus que vous pour refuge, qui vient vous supplier de lui venir en aide...

LA REINE.

Comment! que dites-vous?...

RAYMOND.

Qu'est-il donc arrivé?

LA MARQUISE.

Depuis trois jours, mon fils n'a pas reparu!...

RAYMOND.

Votre fils!...

LA REINE.

Lui aussi!...

LA MARQUISE.

Depuis trois jours, je l'attends, je le cherche... Je prie Dieu de ma le rendre, et personne ne peut me dire ce qu'il est devenu... Et Dieu lui-même reste insensible à ma douleur, à mes larmes!... Enfin, aujourd'hui, il y a une heure, j'ai couru chez vous, monsieur de La Reine... vous étiez absent... Alors, une inspirée m'est venue... j'ai pensé à vous, Raymond... et mon cœur m'a crié : « Lui seul aura pitié de mon désespoir; lui seul, s'il en est temps encore, pourra retrouver et me rendre mon fils! »

RAYMOND, avec douceur.
Vous dites, Madame, qu'il y a trois jours qu'il vous a quittée ?

LA MARQUISE.
Oui... trois jours... le soir même où vous êtes venu à l'hôtel... pendant cette fête que je donnais en mémoire de sa naissance...

RAYMOND.
Et où allait-il ? Le savez-vous ?
LA RETNIE.
Pouvez-vous nous donner quelques renseignements ?
LA MARQUISE.
Un de ses amis, M. de Lucenay, que j'ai fait prévenir, m'a dit qu'il allait à un rendez-vous.

RAYMOND ET LA RETNIE.
Un rendez-vous ?
LA MARQUISE.
Donné par une femme, une jeune fille d'une rare beauté.
RAYMOND, à part.
Je le disais bien ! (Haut.) Et la demeure, le nom de cette femme ?

LA MARQUISE.
Je les ignore, comme M. de Lucenay les ignorait lui-même. — Je sais seulement qu'il la rencontrait depuis quelques jours aux Tuileries.

RAYMOND, vivement.
Aux Tuileries !
LA RETNIE.
Quel indice !... C'est là que nous la trouverons, là qu'elle tout ses pertides amours...

RAYMOND, réfléchissant.
Oui, mais en supposant qu'elle s'y rende encore, pour arrêter ses complices, pour acquiescer la preuve du crime, il faudrait leur jeter une nouvelle victime.

LA RETNIE.
N'ai-je pas, sous mes ordres, des hommes, des agents ?...
RAYMOND.
Eh ! qui donc, voudrait risquer sa vie ? qui donc voudrait se dévouer ainsi ? (André paraît et écoute à l'entrée.)

LA MARQUISE, se désolant.
Ne trouveriez-vous donc aucun moyen ? ne tenteriez-vous pas de souter men file ?...

RAYMOND, d'une voix grave et profonde.
Vous avez veillé sur mon enfant, madame la marquise... Vous avez attendu la dernière heure de celle qui est là-haut... ce souvenir ne me donne pas le droit de repousser votre prière... Ce que je refusais de faire pour obtenir ma grâce, je le ferai pour payer vos bienfaits.

LA MARQUISE, lui prenant les mains.
Ah ! Raymond, que le ciel vous bénisse, vous et votre fils !
RAYMOND, ému.
Mon fils !... Priez pour lui, Madame, en priant pour le vôtre !...

LA MARQUISE.
O ciel !... que dites-vous ? Quel est votre projet ?
RAYMOND.
Dieu me l'inspirera... Allez, allez, Madame... J'ai besoin de tout mon sang-froid et de tout mon courage. (André tremble le jette, aussitôt, puis disparaît par la gauche.)

LA RETNIE.
Venez, Madame, retirez-vous !...
LA MARQUISE.
Raymond, venez aller faire pour moi plus en une heure que je n'ai fait pour vous et les vôtres pendant toute ma vie !... Encore une fois, soyez béni !... (Elle presse de nouveau les mains de Raymond et sort par le fond, à droite, avec M. de La Reyna.)

SCÈNE XIII.

RAYMOND, puis ANDRÉ.

RAYMOND, seul, s'approchant de la table et posant la main sur son Bible.
Sainte Bible, livre sacré où Dieu a déposé sa parole, toi qui m'as consolé et soutenu pendant tout le cours de mon existence... Bible sainte ! sois encore mon guide, et dicte-moi mon devoir ! (Il ouvre la Bible et lit.) « Le Seigneur éprouva Abraham, et lui dit : Frends ton fils unique Isaac, que tu chéris, va dans la terre de Vision, et là, sur une des montagnes que je te montrerai, tu me l'offriras en holocauste. »

ANDRÉ, qui s'approche depuis un instant, s'approche.
« Et s'étant levé, Abraham répondit : Seigneur, j'en suis prêt ! »

RAYMOND.
André, mon enfant, c'est toi !...
ANDRÉ.
Faisais là, j'ai tout entendu. — Mon père, j'acquiesçais notre

dette de reconnaissance, je vous aiderai à obtenir votre grâce.

RAYMOND, le saisissant dans ses bras.
Non ! non ! je n'accepte pas ton généreux dévouement.

ANDRÉ.
Mais, vous avez promis, mon père...
RAYMOND.
J'ai promis ! Eh bien, oui ! mais le courage me manque !... mes entrailles de père se révoltent... et mon cœur se refuse à tenter cette épreuve.

ANDRÉ.
Mais votre reconnaissance ?...
RAYMOND.
Ma reconnaissance ne va pas jusqu'à exposer ta vie...

ANDRÉ.
Ces lettres de grâce ?... Le droit de vivre honoré ?
RAYMOND.
Et qu'importe mon bonheur, si je le perds !... (L'embrassant.) Tu n'iras pas, André, tu n'iras pas !...

ANDRÉ.
J'irai, mon père !... et ne doutez pas de ma résolution, de mon courage !... Des misérables dressent dans l'ombre leurs pièges pour y prendre les victimes, ces misérables, j'irai les chercher jusques dans leur repaire... Une femme s'est faite la complice et l'instrument de leurs crimes ; cette femme, je la trouverai !... Lorsqu'il s'agit du repos, du salut de toute une cité, lorsque c'est la famille que l'on va défendre, une pareille mission honore ceux qui l'acceptent. Ces espions-là, mon père, s'appellent des sauveurs !

RAYMOND.
André !... noble enfant !... Quoi ! tu veux ?...
ANDRÉ.
Oui, mon père. — Tout à l'heure, c'était ma mère qui vous implorait, et la mienne, du fond de sa tombe, m'encourageait et me conseillait !... D'ailleurs, Dieu étendra sur nous son regard !... Il me conservera à votre tendresse.

RAYMOND.
Et si tu t'abandonnes à ces monstres...
ANDRÉ.
Écoutez, écoutez, mon père !... (Il s'approche de la table où est la Bible et lit en voix basse.) « Abraham prépara le bûcher et saint le glaive ; mais un ange du Seigneur apparut et lui dit : Dieu n'accepte pas la sacrifice ; et Isaac fut sauvé. »

RAYMOND, jugeant les choses et tombant à genoux.
Seigneur, refusez-vous le sacrifice ? Seigneur, Seigneur, sauvez-vous mon fils !... (Le rideau baisse.)

ACTE QUATRIÈME

La terrasse des Tuileries telle qu'elle était en 1870. — Bonquet et sa bague ; au fond, le cabaret de Renard. — Grand jour, soleil resplendissant.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEIGNEURS ET DAMES, PROMENEURS DES DEUX SEXES, de tout âge et de toute condition ; DE MONTAIGLON, DE BRACQUEUX, puis LUCENAY.

(Lorsque le rideau se lève, les promeneurs vont et viennent sur la terrasse en sont assis sur les bancs qui sont sous les bouquets. — De Montaignon est au milieu d'un groupe de jeunes seigneurs avec lesquels il s'adresse. — Plus d'instants après, on voit arriver de Bracqueux ; il s'approche de Montaignon et va à lui.)

DE BRACQUEUX.
Eh ! c'est de Montaignon !... Bonjour, baron !
DE MONTAIGLON.

Bonjour, vicomte !
DE BRACQUEUX.
Il y a foule aujourd'hui aux Tuileries.

DE MONTAIGLON.
Pardieu ! c'est la promenade en vogue. Les charmilles de Lendré, le cabaret de Renard attirent ici tout Paris. D'ailleurs, que veux-tu que l'on fasse par ce soleil de mai ?

DE BRACQUEUX.
Ah çà ! quelles nouvelles ?
DE MONTAIGLON.

Tu sais que ce pauvre Guébrin a disparu.
DE BRACQUEUX.
Hein !... que me dis-tu là ? Le marquis de Guébrin ?

DE MONTAIGLON.

Eh! sans doute! Armand de Guébric... disparu comme Miremont, comme Châteauneuve, comme Boissière... et les autres.

DE BRACIEUX.

Je l'ignorais.

DE MONTAIGLON.

Eh! sors-tu donc? Il n'est bruit que de cela à Paris. Demande plutôt à Lucenay, de qui je le tiens... N'est-ce pas, Lucenay?..

DE LUCENAY, entrant et s'approchant.

Quoi donc, Messieurs?

DE BRACIEUX.

Est-ce vrai ce que dit le baron?

DE LUCENAY.

Que dit-il?

DE BRACIEUX.

Que Guébric a disparu.

DE LUCENAY.

Très-vrai, malheureusement.

DE BRACIEUX.

Ah çà! et depuis quand?

DE LUCENAY.

Depuis trois jours, depuis cette fête donnée par sa mère... et où il nous a quittés pour courir à un rendez-vous.

DE BRACIEUX.

C'est étrange!

DE LUCENAY.

Hier, la marquise, dont l'inquiétude est navrante, m'a fait prier de passer chez elle... Elle m'a appris, à mes yeux, ce déplorable événement, et m'a demandé si je connaissais quelque circonstance qui pût la mettre sur la trace de son fils... Naturellement j'ai dit ce qu'il nous avait confié.

DE MONTAIGLON.

Par malheur, c'est assez vague! un rendez-vous avec une inconnue...

DE BRACIEUX.

Quelle enchantement que le retient sans doute dans ses filets... Comme Annibal, il se sera endormi dans les délices de Capoue... Nous le reverrons bientôt, je l'espère.

DE LUCENAY.

Je le souhaite; mais je ne partage pas tout à fait ta confiance... Guébric aime trop sa mère pour lui causer volontairement de pareilles alarmes...

DE MONTAIGLON.

C'est mon avis.

DE BRACIEUX.

Mais alors, Messieurs, que craignez-vous donc?

DE LUCENAY.

Je crains... ma foi, je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur, qu'il ne soit tombé dans quelque piège...

DE BRACIEUX.

En vérité?.. c'est effrayant!

SCÈNE II.

LES MÊMES, HECTOR, puis L'ÉVEILLÉ.

HECTOR, entrant et venant à eux.

Eh! je ne me trompe pas!.. M. de Montaiglon, M. de Lucenay, M. de Bracieux... la fleur des gentilshommes!.. Votre serviteur, Messieurs!.. (regardant d'un air étonné.) Vous ne me remettez pas?... (se promenant.) Beaupignon!.. le chevalier Hector de...
DE MONTAIGLON, se soulevant.

Ah! oui, oui, je me rappelle.

HECTOR.

A la bonne heure donc!

DE MONTAIGLON, bas à de Bracieux et à de Lucenay.

C'est cet imbécile nouvellement arrivé de Bretagne...

HECTOR.

Je savais bien que vous deviez me reconnaître.

LES TROIS GENTILSHOMMES.

Bonjour, chevalier, bonjour!

HECTOR.

Je me promène dans ce jardin, en sortant de chez cet empereur de Rome... Entre nous, je n'ai pas à me plaindre. (A part.) Il est inutile de leur parler de mes déconvenues!

DE BRACIEUX.

C'est trop de courtoisie!

DE MONTAIGLON.

Eh bien, chevalier, les conquêtes?

HECTOR, d'un air fat.

Mais cela va, cela marche... Entre nous, je n'ai pas à me plaindre. (A part.) Il est inutile de leur parler de mes déconvenues!

DE LUCENAY, montrant l'épée de Hector.

Vous avez là de jolis ferrets!

HECTOR.

Oh! c'est bien simple... des diamants tout uniment.

DE MONTAIGLON.

Des diamants!.. malpesté!..

HECTOR.

Ei vous, Messieurs, les folles... les amours?

DE LUCENAY.

Ah! diable!.. les amours?... elles sont menétrières par le temps qui court.

DE MONTAIGLON.

On parle d'une femme, d'une sirène...

HECTOR.

Quelle sirène?

DE MONTAIGLON.

La sirène de Paris, tout le monde connaît cela!

DE BRACIEUX.

On chante même dans les rues un Noël qu'on a fait à son sujet.

HECTOR.

Un Noël?..

DE MONTAIGLON.

Eh! tenez, écoutez plutôt!.. (Depuis quelques instants, l'éveillé a paru. La suite a fermé la scène autour de lui. Il chante et s'accompagne sur une vielle.)

L'ÉVEILLÉ.

PREMIER COUPLET.

Une beauté mystérieuse
Est à Paris, dit-on,
Dont la puissance est merveilleuse,
Dont nul ne sait le nom.
Craignons sa grâce souveraine,
Craignons sa voix et son sourire;
Car cette femme est la sirène
La sirène de Paris!

HECTOR.

La sirène de Paris!.. Ah çà! est-ce qu'elle existe réellement?

L'ÉVEILLÉ, chantant.

DEUXIÈME COUPLET.

Comme les filles de Sicile,
Par des charmes séduisants
D'emplant l'âme et le corps,
Elle attire les cœurs.
D'une son aître elle vous entraîne,
Et pour toujours vous vous priez...
Ah! prenez garde à la sirène
La sirène de Paris!

(Chant.) Achetez, Messieurs et Mesdames, la complainte de la sirène de Paris... pour un son! (Il vend des chansons et fait par s'éloigner en reprenant le refrain de sa complainte.)

HECTOR.

Et cette sirène fantastique, où la trouve-t-on?

DE MONTAIGLON.

Ma foi, je n'en sais rien... je ne l'ai jamais vue.

DE LUCENAY.

Ni moi.

DE BRACIEUX.

Ni moi, pardieu!

HECTOR.

C'est un conte bleu!

DE BRACIEUX.

Quelle fable renouvelée des Grecs ou de la tour de Nècle.

DE LUCENAY, penché.

Eh! eh! je n'en voudrais pas jurer... d'après ce qui se passe.

DE MONTAIGLON.

Quoi! Lucenay, attribueras-tu ces disparitions à la sirène?

DE LUCENAY.

Qui sait?... peut-être!

HECTOR.

Bah! occupons-nous de quelques choses de plus réelles... Messieurs... l'aperçois-je-bas de jolies femmes... en chasse!.. (Il se met à la poursuite de deux femmes qui traversent le théâtre et disparaissent.)

DE BRACIEUX, le regardant s'éloigner en riant.

Ah! ah! quel ouvrage! (Il s'éloigne en chantant.)

RAYMOND, qui est entré depuis un instant, à part.

Je n'aperçois pas André... pourtant il doit être ici... Il y a une heure qu'il m'a quitté pour venir dans ce jardin. (Regardant.)

Ah! c'est lui! le voilà!.. (Il recule et s'éloigne.) — On voit alors arriver André, magnifiquement vêtu en gentleman. A son approche, tous les promeneurs s'arrêtent pour le regarder. — Les promeneuses se le montrent en souriant. — André d'avance en observant avec attention, la suite sur la banchette et l'air dégoûté.)

SCÈNE III.

ANDRÉ, PROMENEURS et PROMENEUSES, puis RAYMOND.

PROMÈNEUSE, regardant André et à part.
Voilà un jeune cavalier de bonnissime mine!

DEUXIÈME PROMÈNEUSE, à une autre qui l'accompagne.
(Quelle ravissante figure!)

ANDRÉ.
Des femmes! approchons! (André s'approche de la première promeneuse, en la regardant d'un air provocant; celle-ci, qui lui sourit, se recule un peu effrayée et s'éloigne. — A part.) Comment!.. elle s'éloigne!.. Ah! ces deux autres!.. (Il s'approche des deux jeunes filles qui se promènent ensemble et les saluait.) Mesdemoiselles!.. (Elles se troublent, prennent le pas et s'éloignent à leur tour sans répondre.) Pas de réponse!.. je me trompais encore!.. (Appréhant une dans une fois en l'air et s'approchant.) Mademoiselle!..

TROISIÈME PROMÈNEUSE.
Monsieur!.. (Il va pour s'élancer près d'elle. — Elle se lève.)

ANDRÉ.
Vous me fuyez!.. (Regardant quelle regard de tous côtés.) Vous cherchez quelqu'un?

TROISIÈME PROMÈNEUSE.
Peut-être!

ANDRÉ.
Et qui donc?

TROISIÈME PROMÈNEUSE.
Mon mari.

ANDRÉ, étonné.
Votre mari!

TROISIÈME PROMÈNEUSE.
Ah! le voici!

UN BOURGEOIS, qui a paru depuis quelques instants, s'approchant.
Eh bien! qu'est-ce donc?

TROISIÈME PROMÈNEUSE.
Rien, mon ami... ce gentilhomme se me trompait, voilà tout! Viens là. (Elle lui prend le bras et l'entraîne.)

ANDRÉ, à part.
Une bonne bourgeoisine!.. (Avec dépit et frappe de plat.) Ah! je joue de malheur!.. Depuis plus d'une heure que je me promène dans ce jardin, impossible de découvrir celle que je cherche... quelques regards, quelques sourires, et rien de plus!.. Attendez!.. ne perdons pas courage!.. C'est pour sauver le fils de notre bienfaitrice, c'est pour obtenir la grâce de mon père que j'ai entrepris cette tâche... je dois la remplir jusqu'au bout!

RAYMOND, qui a reparu pendant ces derniers mots, s'approchant, et à voix basse.
Je suis là!.. je veille sur toi!

ANDRÉ.
Mon père!

Silence! (Il s'éloigne de lui. — Quelques promeneurs passent.)

ANDRÉ, à lui-même.
Où la retrouver? A quel la reconnaître, si toutefois elle est ici?

RAYMOND, se rapprochant, et bas, en se levant.
Eh bien! cette femme?... cette inconnue?

ANDRÉ, bas.
Rien ne me l'a encore signalée.

RAYMOND, bas.
Observa!.. promène-toi parmi les foules! fais sonner l'or que tu as dans tes poches!

ANDRÉ.
Oui, oui... la tête haute, la main sur la banchette... l'air égaré et impatient... l'air d'un gentilhomme, enfin!.. Toi-même!.. tenez!.. est-ce cela? (Il s'approche en se donnant des airs de grand seigneur.)

RAYMOND, avec admiration.
Bien... bien... cher enfant!.. (Il va pour la première fois lui serrer la main et s'arrête.) Quelqu'un!.. (Il s'éloigne vivement de lui.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HECTOR, entrant tout effrayé. Il n'a plus des ferrets.

HECTOR.
Ah! c'est trop fort!.. me couper mes ferrets!.. Des diamants qui me viennent de... (Appréhant Raymond qui allait pour sortir.) Eh! mais cet homme... (Arrêtant Raymond.) Ah! parbleu! je vous recontraire à propos, mon cher...

RAYMOND, à part.

Au diable l'important!..

HECTOR.
On vient à l'instant même de me voler mes ferrets... de superbes ferrets en...

RAYMOND, s'approchant, avec impatience.
Pardieu, Monsieur, mais!

HECTOR, étonné.
Comment je suis une femme, une femme défilieuse, ma foi! figurez-vous que... (Raymond sort vivement.) Eh bien, il n'est plus là!.. Il s'en va sans m'écouter!.. (Appréhant André et courant à lui.) Figurez-vous, Monsieur!

ANDRÉ.
Eh! Monsieur! je n'ai pas le temps d'écouter vos sornettes...

HECTOR, se fâchant.
Mais, paisiblement!

ANDRÉ.
Mais, paisiblement!.. allez au diable! (Il s'éloigne vivement.)

HECTOR.
Voilà un gentilhomme qui n'est pas poli!.. Comment! personne ne prend part à mes infortunes!.. Oh! mais un instant! ça ne se passera pas ainsi. Non, ventrebien!.. je ferai retourner la France de mes plaies!.. J'irai jusqu'au roi, s'il le faut... (Que diantre! ce monsieur ne peut pas permettre que l'on dépouille ses sujets!.. (Il se promène avec agitation. — L'air du la sirène de Paris se fait entendre à l'orchestre, et l'on voit paraître Christine, accompagnée de Thérèse.)

SCÈNE V.

HECTOR, CHRISTINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à Christine, en entrant.
Venez nous asseoir... j'aperçois un bon vent de ce côté...

HECTOR, les regardant et se calmant tout à coup, à part.
Tiens!.. deux femmes seules, dont deux jeunes et jolies...

CHRISTINE, se levant.
Voyons donc! (Il s'approche d'elle.)

HECTOR.
Ah! mon Dieu!

THÉRÈSE.
Quel don?

CHRISTINE, bas, à Thérèse.
C'est ce gentilhomme qui nous a suivies l'autre jour.

THÉRÈSE.
Lui!.. encore!

HECTOR, qui s'est approché et à part.
Eh! mais, c'est ma petite bourgeoise de Saint-Germain-l'Auxerrois, la pupille de cet infamiste asinier qui m'a soutiré une molaire!..

CHRISTINE, bas à Thérèse.
Quel ennui!.. Comment l'éviter?

HECTOR, à part.
Profitez de la rencontre!.. (Haut.) Ma toute belle...

CHRISTINE, à part.
Ne répondons pas.

HECTOR.
Eh quoi! pas un mot? pas un regard?... après tout ce que j'ai souffert pour l'amour de vous!.. car j'ai bien souffert, Mademoiselle... (Il veut lui prendre la main.)

CHRISTINE, effrayée.
Monsieur!..

THÉRÈSE, se levant.
Ah ça! suez-vous bientôt fait de nous laisser tranquilles!..

HECTOR, à part.
Oh! le gouvernante. (Haut.) Pardieu! j'espère... je m'en vais!..

THÉRÈSE.
Passez votre chemin!.. ou j'appelle le gendarme!

HECTOR, à part.
Le gendarme!

THÉRÈSE, à part.
Un homme qui connaît notre demeure...

HECTOR.
Diab!.. elle m'entend pas raison... Ma foi, allons chercher fortune ailleurs!.. (Il sort.)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, THÉRÈSE.

CHRISTINE.
Enfin, il s'en va... il vous laisse...

THÉRÈSE.
Et ce n'est pas malheureux!

CHRISTINE.
Le fatigant personnage!

Par bonheur, tous les jeunes gens ne lui ressemblent pas.
Oh! non!...

Asseyez-vous.

Où, là... sans ce bouquet... La terrasse est déserte en ce moment... nous ne risquons pas d'être importunés... (à part.) Et je pourrai penser à lui!... (Elle s'assied sur un banc, à gauche. — Christine ouvre un livre. — Thérèse prend son tricet. — Monsieur de Silbree, à part.) Il m'aime! Ah! qu'il est doux de pouvoir se dire : Quelqu'un songe à moi!... Une âme est soude de la mienne... Je ne suis plus seule au monde, je suis aimée!...

Ah çà! est-ce qu'il ne passera personne, aujourd'hui?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

J'ai beau chercher, aucun signe, aucun indice...
Ah! Mademoiselle...

Eh bien?

Négarez donc ce jeune seigneur, comme il est pimpant!
Eh! que m'importe!

Que vois-je!...

Hein!... vous le connaissez?
Moi?... oui... non... c'est à-dire... un peu.

Un peu?

J'ai eu le bonheur de rencontrer plusieurs fois Mademoiselle à l'église.

Où-ça?... (à part en examinant André.) Des joyeux de prix, des brulants, de l'or tintant dans ses poches... Excellents gâcher à prendre au loto!

Vraiment, Monsieur, j'hésite peine à vous reconnaître... vous que j'ai vu si complètement vêtu jusqu'à ce jour, vous reconnaître sous ces brillantes habilles...

Si elle savait pourquoi je les porte!...

Mais vous êtes donc née, vous êtes donc riche?

Ça se voit de reste!

Que lui dire?... (toute en colère.) Fai un père... qui fournit à mes fantaisies... à mes prodigalités.

Et... son nom?... Est-il indiscret de vous le demander?

Le nom de mon père?...

Où... quel est-il?

Permettez-moi de vous le dire... quant à présent du moins... Plus tard, bientôt, peut-être, je pourrai vous le dire.

De la discrétion?...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RAYMOND.

Une femme avec lui!... écoutez!... (Il se glisse et se cache derrière le piedestal d'une statue.)

Il suffit, Monsieur, je respecterai votre secret.

Mais vous, Mademoiselle, ne dangerez-vous pas m'apprendre?...

Moi, Monsieur, je m'appelle Christine...

Christine!...

Je ne me connais pas d'autre nom.

Comment?

Bélas! tout est mystère dans ma vie. Je suis orpheline, j'ignore quel est mon pays... je n'ai pas de famille... jamais je n'ai reçu les caresses, les baisers d'une mère!

Pauvre fille!

Où! l'histoire de rigueur!

Et pourtant il me semble que je l'eusse bien aimée... Il me semble (Mettez la main sur mon cœur.) qu'il y a là des trésors de tendresse... (Elle s'arrête attendrie.)

Quelle âme!... quelle cauderie!... (Reste avec intérêt.) De sort que depuis votre enfance?

Je suis confiée aux soins d'un étranger... qui m'a servi de tuteur... qui m'a élevée... le docteur Muller.

Muller!... Je comprends tout maintenant!

Vous devez l'aimer?

Je le devrais... car, bien qu'un peu dur, un peu sévère, il a toujours été bon pour moi... Cependant!...

Eh bien?

Cependant... et je me reproche ces sentiments comme un tort, comme une faute... je m'ai jamais éprouvé pour lui que de la froideur... presque de l'aversion.

Voyez-vous çà!... le petit sergent!

La comédie est adroitement jouée!

Ainsi, Mademoiselle, vous n'êtes donc pas heureuse?...

Heureuse... moi?... Et comment pourrais-je l'être?... Privée, déshéritée, des maux menses, du tout attachement, de toute affection véritable...

Ne dites pas cela, Christine! Il est un cœur qui vous aime, un cœur qui ne bat que pour vous...

Monsieur!...

Quelqu'un qui serait heureux de vous consacrer sa vie... de vous entourer de cette tendresse qui vous manque et que vous regrettez...

Vous!... André, vous!... Ah! si je pouvais l'espérer... si cela était possible...

Et pourquoi non?... quels obstacles pourraient s'opposer à notre bonheur?... N'êtes-vous pas orpheline, maîtresse de votre choix?...

Ça va bien!

Ma maîtresse!... Et la volonté de mon tuteur?... Il y a deux jours encore, il me recommandait de ne prendre aucun engagement sans sa participation...

Ah! pourra-t-il rester sourd à mes vœux, à mes prières?... Bien sûr, j'en ai l'espérance, une destinée sera irrévocablement fixée, et alors... (Raymond repart.)

Quel est donc cet homme qui semble vouloir observer à l'écart?... (Se levant et s'approchant.) Allons, Christine, il est temps de nous retirer.

Déjà?...

Quoi, Thérèse, nous partons? Il le faut. L'heure de notre promenade est expirée, et mon maître doit nous attendre. Reprenez votre livre.

CHRISTINE, tristement.

J'obéis. (Elle va reprendre le Cœur qu'elle a laissé sur la table. Thérèse s'approche vivement d'André.)

THÉRÈSE, bas en lui glissant un billet qu'elle a pris dans sa poche.

Promet... et soyez discret !..

ANDRÉ, surpris.

Un billet !.. (Mouvement à part de Raymond.)

THÉRÈSE, bas.

Silence !.. (Elle s'éloigne de lui.)

CHRISTINE, revenant.

Me voici.

THÉRÈSE.

C'est bien !.. allons !..

ANDRÉ, à Christine.

Mais nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

CHRISTINE, baissant les yeux.

Chaque jour, à pareille heure, je viens avec Thérèse aux Tuileries.

ANDRÉ.

Oh ! je ne manquerai pas de m'y rendre !..

THÉRÈSE, à Christine.

Eh bien ?..

ANDRÉ, retrouvant Christine.

Eh... permettez-moi d'espérer ; promettez-moi...

CHRISTINE.

Je vous promets du moins de n'être jamais à un autre !

ANDRÉ, avec joie, et lui saisissant la main.

Ah ! chère Christine !..

THÉRÈSE.

Vieudrez-vous enfin ?..

CHRISTINE.

Me voilà !.. me voilà !.. Au revoir, monsieur André !

ANDRÉ.

A demain, Christine !.. à demain !

THÉRÈSE, à part.

Domain !.. Pauvres dupes ! (Elle s'éloigne avec Christine, à qui André fait encore un signe d'adieu et qui se retourne pour le lui rendre. Hector entre au moment où il voit ce jeu de scène. Raymond, qui avait quitté le cabinet et était pour s'approcher, s'arrête à la vue d'Hector, fait un mouvement d'impulsion et s'éloigne.)

SCÈNE IX.

ANDRÉ, HECTOR.

HECTOR, à part.

Tiens !.. tiens !.. qu'est-ce que je vois là ?.. des signes d'intelligence !.. Il paraît que la colombe n'est pas aussi farouche avec tout le monde...

ANDRÉ, après que Christine a complètement disparu.

Un billet !.. C'est singulier !.. Qui peut-il me dire ?.. (Il ouvre le billet remis par Thérèse.)

HECTOR, à part.

Un billet !.. Écoulons !

ANDRÉ, avec joie.

Ah ciel !.. un rendez-vous !

HECTOR, à part.

Un rendez-vous !

ANDRÉ, bas.

« Si vous voulez revoir celle que vous aimez... » (s'interrompant.) Si je le veux !.. (Lisant.) « Trouverez-vous ce soir, à dix heures, près l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, un vous conduira vers elle. » Quel bonheur !.. ce soir je la reverrai !.. (Oh ! certes, je ne manquerai pas à ce rendez-vous !)

HECTOR, à part.

Fy sera avant toi !.. Ah ! belle dédaigneuse, vous entendrez parler de Besuignon ! (Il s'éloigne vivement.)

SCÈNE X.

ANDRÉ, RAYMOND.

ANDRÉ.

Mon père !.. (A part.) Ah ! le bonheur me l'avait fait oublier !

RAYMOND.

J'ai tout vu... Cette femme, cette gouvernante l'a remis un billet ?

ANDRÉ.

Un billet ?.. Eh bien, oui !.. Ah ! mon père, je suis bien heureux !.. Christine m'attendra ce soir, à dix heures !..

RAYMOND.

Ce soir ?.. à dix heures ?..

ANDRÉ.

Quel cœur !.. quel trésor de grâces, de bonté !

RAYMOND, très-surpris.

Comment !.. De qui parlez-vous donc ?

ANDRÉ.

Mais d'elle... de cette jeune fille que j'aime depuis longtemps...

RAYMOND.

Tu l'aimes ?.. elle ?..

ANDRÉ.

Pardonnez-moi de vous avoir fait un secret de cet amour... mais depuis aujourd'hui seulement, je sais qu'elle le partage... depuis aujourd'hui seulement, la joie et l'espoir sont entrés dans mon âme.

RAYMOND.

O ciel !.. Mais cette jeune fille, tu ne sais donc pas qui elle est ?

ANDRÉ.

C'est une orpheline aussi pure que belle... la pupille de ce médecin allemand qui m'a donné des soins...

RAYMOND.

Malheureux ! cette femme que tu dis aimer... que tu te re-jouis de revoir...

ANDRÉ.

Eh bien ?

RAYMOND.

C'est la complice d'un misérable, d'un ancien compagnon de chaîne...

ANDRÉ.

Grand Dieu !.. que dites-vous ?

RAYMOND.

Enfin, c'est celle que nous chuchions, c'est la Sirène de Paris !

ANDRÉ, atterré.

Elle !.. Christine !.. (L'un de la scène de Paris se fait entendre de nouveau. — Les promeneurs entrent du haut obélisque et remplissent le théâtre.)

LA VOIX DE L'ÉVEILLE, se débattant dans l'énigme.

Ah ! prenez garde à la Sirène,

La Sirène de Paris !

ACTE CINQUIÈME.

PREMIER TABLEAU.

La rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. — Au fond, l'église, et, dans l'éloignement, le quai et le pont Neuf. — Il fait nuit, la lune éclaire faiblement une partie du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, seul, arrivant par le côté.

Me voilà !.. me voilà !.. me voilà !.. (Regardant autour de lui.) La rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, ce doit être celle-ci... Oui, malgré l'obscurité, j'aperçois l'église... Ah ! quel aimable pendard je fais !.. souffler un rendez-vous à un rival... et me venger de la cruelle qui a dédaigné mon mérite. Peste ! il me semble que pour un gentilhomme de province, le tour n'est pas maladroite !.. Pourvu qu'on vienne me chercher avant que l'autre n'arrive... O Cupidon, seigneur à roi de Cythère, protège-moi... tu m'en dois bien ça !.. (S'arrêtant.) Il me semble entendre marcher... Oui... quelqu'un se dirige de ce côté... Viendrait-on me chercher déjà ?

SCÈNE II.

HECTOR, TROIS TIENNAISES.

PREMIER TIENNAISE, entrant doucement, agitant Hector dans l'ombre, et à part.

Un passant attardé ! voilà notre affaire !.. (Appelant un deux autres.) Part !

HECTOR, à part.

C'est un signal !

DEUXIÈME TIENNAISE, paraissant et appelant le troisième.

Part !

HECTOR, à part.

C'est sans doute moi qu'on appelle... Répondons. (Interdite le signal des trois tiennaises.) Part !.. (Le premier tiennaise fait quelques pas vers lui, comme pour reconnaître à qui il a affaire.)

HECTOR, à part.

On m'a entendu... on approche.

PREMIER TIENNAISE, bas, aux deux autres. Un gentilhomme... il doit avoir une montre ou gousset et la bourse ! ou garnie... En avant ! (on s'avance.)

RAYMOND, s'approchant.

La charité, pour l'honneur de Dieu !...

THÉRÈSE, avec impatience.

Au diable les quêtes vendeurs et les déguenillés !

ANDRÉ.

Laissez... La charité porte bonheur à celui qui la fait...

ANDRÉ, s'approchant de Raymond, et s'éloignant de lui sans l'écouter.

Adieu, mon père !

RAYMOND, lui serrant le bras, et à voix basse.

Courage, cher enfant !... (Haut.) Que le ciel vous assiste et vous récompense !...

THÉRÈSE, à André.

Venez !...

ANDRÉ.

Partons ! (Ils s'éloignent par la rue des Frères.)

SCÈNE VI.

RAYMOND, WILHEM.

RAYMOND, à part.

Maintenant, suivons-les !

WILHEM, regardant ses boutons, à part.

S'il s'éloigne, tout est perdu !

RAYMOND.

El que Dieu vous protège ! (Raymond va pour s'éloigner par le chemin qu'est pris Thérèse et André ; Wilhem s'élance sur lui et le frappe de ses poignets.)

RAYMOND, frappé.

Ahl ! les misérables ! André ! mon fils ! reviens !... re... Ah ! (Il tombe au même instant, pas le premier plus à gauche, un valet venant de dire qu'il n'a plus de chemise et son haut-de-chausses.)

SCÈNE VII.

BECTÖR, seul.

Ahl ! les gueux !... les scélérats !... Ils m'ont tout pris, à l'exception de... (Il indique son haut-de-chausses.) Et encore, parlent-ils de me le soustraire comme la peste. Grébins !... coquins !... Quand je croyais aller à un rendez-vous d'amour, je suis tombé dans un repaire de filous ! Rendrons bien vite !... (Il va pour s'éloigner et croise au passage de Raymond.) Heint !... qu'est-ce que c'est ?... (Se tournant.) Un homme bléssé !... mourant !... Ah ! quel coup-de-gorge ça a pris ! (Il s'agenouille devant Raymond. — Le rideau baisse.)

DEUXIÈME TABLEAU.

L'hôtel du Diable : grand vestibule avec au rez-de-chaussée à droite conduisant à une galerie ; sur le palier, faisant face au public, une porte. Au fond, une cour ; à gauche, la porte d'un caveau ; aspect sinistre, murs lizarvés comme ceux d'une maison abandonnée depuis longtemps ; une lampe accrochée à la suite éclairait seule le vestibule. — La cour, au fond, est plongée dans l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE.

MULLER, FRITZ, ARMAND DE GUEBRIAC, puis WILHEM.

(Armand dans le costume qu'il avait au premier acte, mais sans épée et sans chapeau, est assis sur un banc placé à gauche, la tête appuyée dans ses mains ; il semble indifférent à ce qui se passe. Muller est au fond et recule. Fritz, appuyé sur le rampart de l'escalier, regarde Armand d'un air hostile.)

MULLER, revenant du fond et s'approchant de Fritz.

Rien encore !... Il me semble que Thérèse tarde bien à revenir !

FRITZ.

Et Wilhem ?

MULLER.

Je l'ai envoyé en observation. Depuis que je suis que l'homme que je lui avais commandé de suivre, ce Pierre Raymond, est le protégé de M. de la Reymie, je ne suis pas tranquille. Il peut nous dénoncer, et si l'on faisait une perquisition, si l'on découvrait l'issue secrète qui conduit de chez moi dans ce vieux hôtel...

FRITZ.

Nous serions perdus !

MULLER.

Ainsi, c'est décidé, demain nous partons pour l'Angleterre, un pays de liberté.

FRITZ.

Et la petite ?

MULLER.

Christine ? ma prétendue pupille ?... cette enfant voilée qui, sans se douter de rien, est notre complice !... Elle peut encore nous être utile ; nous l'emmènerons avec nous. Occupons-nous de ce gentilhomme que, depuis deux jours, j'ai eu la faiblesse d'épargner, à la prière. — Il faut pourtant en finir ! (s'approchant d'Armand.) Et bien ! avez-vous réfléchi ? Êtes-vous décidé à accepter mes conditions ?

ARMAND, relevant le tête.

Vos conditions ?... Une raison, n'est-ce pas ?

MULLER.

Vous allez nous signer un bon de trente mille livres, payable à vos chers vieux bouquiers... ou votre notaire... De plus, vous vous engagez sur votre foi de chrétien et de gentilhomme à ne rien révéler qui puisse nous compromettre... et, à ce prix, vous serez libre.

ARMAND, se levant.

Moi, transiger avec des misérables, des assassins !... devenir en quelque sorte le complice de vos crimes !... moi, un Guebriac !... allons donc !...

FRITZ.

Songez, monsieur le marquis, que vous avez une mère.

ARMAND, avec dédain.

Je vous ai déjà défendu de prononcer ce nom !... Me mériterait le droit de me mépriser si je cédaux à vos menaces... et je préfère ses larmes à son mépris.

FRITZ, à part.

Le cœur et la tête d'un Breton !

MULLER.

Alors, vous refusez ?

ARMAND.

Je refuse.

MULLER.

Vous préférez la mort à...

ARMAND.

A une lâcheté, oui ! Et d'abord, depuis quand le bandit parle-t-il tête couverte à un gentilhomme ? Allons, chapeau bas !... chapeau bas !... (Il fait sauter le chapeau de Muller.)

MULLER.

Insolent !... (Il s'approche de lui, le poignard levé.)

FRITZ, se jetant vivement entre eux.

Tu ne le tueras pas !

MULLER.

Qui m'en empêchera ?

FRITZ.

Moi, qui l'écraserai plutôt... et tu sais que je suis de force à cela, monsieur le docteur Muller !

MULLER, baissant les épaules.

Pauvre fou !

FRITZ.

Je te l'ai dit, je suis du même village que lui... n'as sur ses terres... Avant de venir à Paris et d'être ton associé, j'étais bracomier, là-bas, en Bretagne... il faut bien vivre de quelque chose... On ne prit et on me condamna à être pendu... Pour un chevreuil, c'était cher. Monsieur le marquis révoque la sentence et me fit grâce... Celui qui m'a donné la vie ne mourra pas sous mes yeux !... Je ne le veux pas !

MULLER.

Veux-tu qu'il nous dénonçe qu'il nous perde ?

FRITZ.

Eh ! comment le ferait-il ?... Qu'aurons-nous à craindre, puisque nous partons demain ? Avant qu'il s'en tienne le moyen de sortir de l'hôtel du Diable, nous serons déjà loin, et... (On entend au fond fermer une porte.)

MULLER, à Armand.

On vient !... Rentrez dans ce caveau... jusqu'à ce que nous décidions de votre sort. (Fritz fait sortir Armand. — A Wilhem, qui s'en va.) Comme tu paraissais agité !... qu'y a-t-il donc ?

WILHEM.

Un peu plus, nous étions découverts.

Découverts !

FRITZ ET MULLER.

Ce Raymond était sur la piste ; il nous tendait un piège dont nous nous serions facilement tirés.

MULLER.

Que disais-je !

WILHEM.

Par bonheur, j'ai écarté son projet, et j'ai mis notre homme dans l'impossibilité de nous nuire.

FRITZ.

Et comment ?

MULLER.

Je l'ai tué.

WILHEM.

FRITZ ET MULLER.

Tué ?

WILHEM.

Au moment où il allait suivre Thérèse... et j'ai pris les devants pour vous prévenir. (On entend le gémissement d'une porte.)

MULLER.

Chut !

WILHEM, alors regardant.

C'est Thérèse ! Elle revient par la porte qui donne sur la petite rue... et nous amène une nouvelle proie.

MULLER.

Ne nous montrons pas d'abord. (Ils montent l'escalier et sortent par la porte du premier étage.)

SCÈNE II.

ANDRÉ, THÉRÈSE.

(Ils arrivent par le fond.) Thérèse conduit André qui a un mouchoir attaché sur les yeux.

THÉRÈSE.

Nous sommes arrivés... Détachez votre bandouille.

ANDRÉ, étonné.

Où m'avez-vous amené ?

THÉRÈSE.

Près de celle que vous aimez. Attendez ici... Dans quelques instants, je viendrai vous chercher pour vous conduire à ses pieds. (Elle monte l'escalier et sort de côté par lequel se sont égarés Muller et les deux autres.)

SCÈNE III.

ANDRÉ, seul.

Oui, je comprends... Elle va prévenir et chercher ses complices... Ah ! la piège est adroit et habilement tendu ! On fait briller aux yeux des victimes toutes les joies, toutes les espérances de l'amour... On les attire dans ce repaire... puis, on les tue pour s'enrichir de leurs dépouilles... (Se remuant les bras avec force.) Eh bien ! qu'ils viennent, je les attends... (On entend un bruit sur l'escalier.) Les voici, nous doute ! (Voyant paraître Christine.) Ciel ! Christine !... (Il se retire dans un enfoncement.)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, CHRISTINE.

CHRISTINE, à elle-même, descendant lentement l'escalier et sans voir André. Je n'ose avancer... Quelle étrange et sombre demeure ! On se sent mystérieux... n'a-t-il conduit ? Quel est ce lieu sinistre ? Ah ! malgré moi, je tremble, je frissonne... J'ai hâte de me retrouver dans ma petite chambre si close et si tranquille... Allons ! (Elle va pour se retirer. André se place devant elle.)

ANDRÉ.

Restez !

CHRISTINE.

André ! vous ! vous !

ANDRÉ, froidement.

Ne m'attendiez-vous pas ?... ne saviez-vous pas que je devais venir ?

CHRISTINE.

Moi ? non, je ne le savais pas ! Mais votre présence me rassure... Oh ! je suis heureuse... bien heureuse de vous voir.

ANDRÉ.

Vous ne m'attendiez pas ce soir ? Et ce billet ? ce rendez-vous ?

CHRISTINE.

Un billet ! un rendez-vous ! J'ignorais même l'existence de l'endroit où nous sommes !

ANDRÉ.

Comment donc alors vous y trouvez-vous ?

CHRISTINE.

Bien, j'avais vu mon tuteur faire jouer un ressort caché de sa bibliothèque et démasquer un passage mystérieux... ce soir, me trouvant seule, j'ai voulu savoir en conduisant ce passage ; j'obéisais à un sentiment que je croyais de la cu-

riosité, et qui sans doute n'était que le secret instinct de mon cœur...

ANDRÉ.

Votre cœur !... vous parlez de votre cœur !

CHRISTINE.

En doutez-vous ?... Ne voyez-vous pas que j'ai laissé libre... n'y avez-vous pas surpris le secret de mon amour ?

ANDRÉ.

Oh ! c'est trop de perfidie !

CHRISTINE, singulière.

O ciel ! que dites-vous ?

ANDRÉ, avec force.

Je dis que je sais la vérité tout entière... que je connais le piège que l'on me tend, après l'avoir tendu à dix autres défilés.

CHRISTINE, effrayée.

Un piège !... Que signifie ? Quel est ce piège dont vous parlez ?

ANDRÉ, calmement.

Celui que vous avez préparé, misérable créature !

CHRISTINE, éperdue.

Moi ! moi !

ANDRÉ.

Oui, vous à qui le ciel donna la beauté d'un ange et le cœur d'un démon ! vous dont chaque regard, chaque sourire, fait couler du sang et des larmes !... Ah ! vous êtes bien la sirène... la sirène qui charme et qui tue !

CHRISTINE.

André, vous perdez la raison !... Je vous écoute, je vous attends, et je ne puis comprendre vos paroles !

ANDRÉ, avec un douloureux sanglot.

Laissez-moi, laissez-moi ! laissez-moi !

CHRISTINE.

Infâme ! moi ! Mais qu'avez-vous donc fait ? de quoi m'accusez-vous ? Vous avez parlé de pièges, de meurtres... mais au péril vous menacez donc ?... Non Dieu ! mon Dieu ! et vous me soupçonnez ?

ANDRÉ.

Épargnez-vous d'inutiles mensonges, je ne vous croirais pas !

CHRISTINE.

Ah ! ma tête s'égare ! Comment vous convaincre ? On trouve des paroles pour arriver à votre cœur ! André ! par grâce, par pitié, écoutez-moi ! Figurez de quel danger, de quel crime vous parlez... mais, quels qu'ils soient, je suis innocente !

ANDRÉ.

Ah ! au prix de ma vie, au prix de mon sang, je vendrais le croix !

CHRISTINE.

André, je vous l'ai dit, je vous le jure... je suis innocente... et je vous aime !

ANDRÉ, tristement.

Oh ! la mensonge n'aurait pas de tels accents, la trahison de tels regards !... Christine, eh bien, oui, je vous crois !

CHRISTINE, avec prière.

Ah ! je puis mourir maintenant !... Venez le danger, nous le partagerons !

ANDRÉ.

Le partager ?... Non... non !... tu vivras !

CHRISTINE.

Fuyons, alors... fuyons ensemble !

ANDRÉ.

Moi, fuir ?... non pas... ma place est ici !... Je dois rester... je reste !

CHRISTINE, cherchant à l'entraîner vers l'issue secrète.

Oh ! de grâce ! venez... venez... ne lardons pas... (Apparition sur la galerie Muller, Fritz et Wilhem qui paraissent, armés de poignards et jetant un cri terrible.) Ah !

ANDRÉ.

Ne craignez rien, Christine !... Dieu nous protégera !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MULLER.

MULLER, qui s'adresse à l'escalier, ainsi que Fritz et Wilhem, s'arrêtant à la vue de Christine.

Christine ici !

FRITZ ET WILHEM.

Christine !

MULLER.

Malheureuse !... tu as découvert notre secret ?

CHRISTINE, à André.

Ah ! vous l'entendez !... vous l'entendez !..

MULLER.

Tu vas mourir aussi !

ANDRÉ, tirant son épée et se plaçant devant Christine pour la protéger.
Mon père !... mon père !... à moi !..

MULLER, à Fritz et à Wilhelm qui hésitent.

Eh quoi ! vous avez peur d'un enfant ?

ANDRÉ.

Un enfant qui vous fera reculer, bandits ! (Criant.) Mon père !

MULLER.

Ton père... il est mort !

ANDRÉ.

Mort ! (Muller, Fritz et Wilhelm environnent André, qui va pâlir, ainsi que Christine ; soudain un grand tumulte se fait entendre. Par toutes les portes, par les portes qui sont ouvertes, par les grilles et par les galeries, apparaissent Raymond et ses agents.)

SCÈNE VI.

LES AUTRES, RAYMOND, AGENTS, puis L'ÉVEILLÉ et HECTOR, THERESE, LA MARQUISE, LA REYNIE, DES SOLDATS.

RAYMOND, s'élance.

Me voici, mon enfant ; me voici !.. (Ils enveloppent les trois personnes qui sont désemparées.)

Raymond !..

MULLER.

FRITZ.

Madame de Guébrin, votre fils existe ! (Ouvrant la porte de derrière.) Le voilà ! (Armand se jette dans les bras de sa mère.)

ANDRÉ, dans les bras de son père.

Mon père !.. c'est vous !..

RAYMOND.

Oui, moi qu'ils avaient voulu tuer, mais à qui le ciel a

laissé assez de forces pour me traîner jusqu'ici... pour accourir à son aide !

HECTOR.

Et ça, grâce à Beaupignon !

LA REYNIE, aux soldats, en leur désignant Muller et ses complices.
Emparez-vous de cet homme et de ses complices !

ANDRÉ, s'approchant.

Monsieur, je demande justice pour cette jeune fille... (Montrant Christine.) Elle n'est pas coupable. C'est à son insu, c'est contre sa volonté qu'elle a été la complice de leurs crimes.

LA REYNIE.

Innocente, elle ! serait-il vrai ?..

ANDRÉ.

Sur l'honneur et devant Dieu, je l'affirme.

LA REYNIE.

Il ne m'est pas permis de douter de votre parole. (Aux soldats.) Laissez cette jeune fille !

HECTOR.

Quant à moi, je retourne à Concarnau !

LA REYNIE, d'ex très solennel.

Raymond, à l'aide de ce courageux jeune homme, votre fils, qui s'est dévoué à cette noble cause, vous avez délivré Paris d'une bande d'assassins qui le désolait. Au nom de Louis XIV, au nom de toutes les mères...

La MARQUISE, prenant la main de Raymond.

Oui... oui, de toutes les mères !

LA REYNIE, émotionnée.

Pierre et André Raymond, je vous remercie ! (Marques d'approbation parmi la foule.) Voici vos lettres de grâce !

ANDRÉ.

Votre grâce !.. Ah ! mon père, bénissons le roi qui vous l'accorde !

RAYMOND.

Bénissons Dieu qui a sauvé mon fils !

FIN.

N.º d'inventi

~~76915~~